

Éditorial

C'est une édition bien particulière que vous découvrirez en ouvrant ce numéro 32 de votre publication, et ce pour plusieurs raisons.

Bien entendu, les commentaires sur les livres parvenus à la Rédaction y tiennent comme d'habitude une bonne place. À ce propos il faut que ce qui suit soit évident à tous, et il vaut donc mieux l'exprimer - "ce qui va sans dire va encore mieux en le disant..." - paraît-il.

Aux exceptions près, vous n'aurez guère l'occasion, individuellement, de lire aucun des livres ici recensés. Et nous le savons très bien. Ce n'est pas du tout dans le but d'en accroître la vente que nous faisons commenter des livres par des signataires choisis pour leur compétence.¹ Et si quelques-uns d'entre nous lisent tel ou tel commentaire et y trouvent suffisamment d'intérêt pour se procurer et lire le livre, tant mieux !

Mais insidieusement la collection complète de "La Lettre Sépharade" offrirait, à qui l'aurait conservée et la feuilletterait, une sorte d'encyclopédie abondant - sous forme désordonnée bien entendu, au fil des publications reçues et de nos propres choix - tous les aspects de notre culture, de notre passé, de notre mémoire, de notre folklore. S'il en était ainsi, "La Lettre Sépharade" aurait tenu sa place dans la longue chaîne de la transmission.

Un spécialiste des dictionnaires espagnols nous commente le *Tesoro de la lengua castellana* de Covarrubias² (1610) du fonds Nahmias.

Nous présentons par ailleurs un important dossier sur la Macédoine, république de l'ancienne Yougoslavie, maintenant autonome et qui eut à souffrir atrocement de la Choah. Nombre de livres sur la question nous sont parvenus de Belgrade récemment, dont nous offrons un reflet partiel.

Il est aussi beaucoup question de la *lingua muestra* dans cette édition, avec un nombre inhabituel de colonnes rédigées en judéo-espagnol. Nous n'avons volontairement pas modifié la graphie très diverse des scripteurs, ce qui nous confirme la nécessité d'un travail d'unification, ébauché au colloque qui vient de se tenir à Jérusalem (voir en page 19).

Une innovation pour que notre publication soit plus complète : une rubrique nouvelle *Kosas i otras de Sefarad* - Choses et autres de Sefarad - dans laquelle nous porterons à la connaissance des lecteurs des faits que nous ne relations pas jusqu'ici et qui auraient pu injustement passer inaperçus. Nous privilégierons ceux très peu ou pas du tout relatés ailleurs et dont nous aurions connaissance.

La réédition du livre de Luis de Barthelemy, précédemment annoncée : *Itinerario...*, est en cours et nous espérons être en mesure de livrer le livre aux souscripteurs peu de semaines après la présente édition. Merci de la confiance. Nous espérons poursuivre l'expérience. □

La Rédaction

¹ Mais nous savons aussi, en revanche, par le courrier reçu, que tel ou tel chercheur, enseignant ou particulier de *los maestros* par le monde reçoit parfois un choc lorsqu'il découvre qu'un livre ou une revue traite d'une question de mémoire qui le préoccupe personnellement depuis parfois des années ou des dizaines d'années.

² Les lexicographes et spécialistes s'accordent en général à orthographier ce nom avec "B" et non "V" dont la proximité phonique est évidente, malgré le fac-similé en page 3 qui porte "V" !

SOMMAIRE

N° 32

Éditorial

1

Livres

<i>Tesoro de la lengua castellana</i>	2-5
Venise-Tunis	6-7
<i>Filatelia sefardi</i>	7
Crypto-juifs en Péninsule	8
Femmes juives en Sicile	9-10
<i>Rutas de Don Quijote</i>	10-11
Borges et le judaïsme	11
<i>Evet, ben Selanikliym</i>	12
Thessalonique	13
Macédoine	13-16

Muestra lingua

<i>Lo ke kontáva la bavá</i>	17
------------------------------	----

Kosas i otras de Sefarad

Kavala, Drama, Ribadavia...	18-19
-----------------------------	-------

Actualités

L' A.A.L.S. et communiqués	20
----------------------------	----

Livres

SEBASTIAN DE COVARRUBIAS OROZCO

TESORO DE LA LENGUA CASTELLANA O ESPAÑOLA¹

¹ Manuel Seco, el *Tesoro* de Covarrubias, in *Estudios de lexicografía española, colección filológica*, editorial Paraninfo, Madrid, 1987, pp. 97-110 ; ibidem pp.111-128. Voir également Juan M. Lope Blanch, *Estudios de historia lingüística hispánica*, ed. Arco/Libros S.A., Madrid, 1990, pp.153-174, ibidem pp. 175-183, 185-191, pp. 193-200 et pp. 201-212.

² F. Quevedo, *Cuento de Cuentos* : "en el origen della han hablado algunos linajudos de vocablos, que desentieran los guesos a las voces, cosa más entretenida que demostrada ; y dicen que averiguan lo que inventan." También se ha hecho *Tesoro de la lengua española* "donde el papel es más que la razón ; obra grande y de erudición desaliñada".

³ Annie Molinié-Bertrand, *Vocabulaire historique de l'Espagne classique*, Nathan Université, à judéo-convers, *conversos* : "...Le tribunal du Saint Office de l'Inquisition fut créé en 1478 contre les *conversos* et leurs descendants et en 1492, les juifs durent se convertir ou quitter l'Espagne. Jusqu'en 1530, l'Inquisition traqua massivement les judéo-convers ; il y eut une autre vague de répression entre 1620 et 1640 dans les tribunaux du royaume de Castille... (Autodafé de 1632)".

⁴ Jean-Pierre Dedieu, "L'Inquisition", Éditions du Cerf, 1987, p. 43.

Le *Tesoro* de S. de Covarrubias dont nous rendons compte ici, est une œuvre connue, voire célèbre auprès des hispanistes, et plus particulièrement des historiens de la langue espagnole, des lexicographes et des philologues. Elle parut en 1611 à Madrid. Son auteur aurait mis quatre à cinq ans à la composer (de 1606 à 1610 environ). Il s'agit d'un dictionnaire encyclopédique dont la matière est, en principe, classée par ordre alphabétique.

On verra, un peu plus loin, que cette œuvre possède d'autres caractéristiques qui la rendra précieuse à bien des égards. On lit habituellement dans les traités de lexicographie que l'adoption de l'ordre alphabétique a entraîné la disparition du latin comme langue de communication. Le *Tesoro* sera en castillan mais les citations en hébreu, en grec et principalement en latin, seront très nombreuses : son auteur possédait, à des degrés divers, ces trois langues. D'autre part, Covarrubias déclarera qu'il n'écrit que pour les latinistes ; les "modernes", les *romancistas* comme on appelait ceux qui ne savaient que l'espagnol, seront réduits à la portion congrue ; d'autant que nombre de citations, latines en particulier, ne seront pas traduites.

Le but principal de Covarrubias a été de composer un dictionnaire étymologique qui prendrait le relais de l'ouvrage de Saint Isidore de Séville : les *Etymologiae* ou *Origines*. Dans l'esprit de l'auteur, le *Tesoro* aurait voulu être un reflet lointain du livre de l'archevêque de Séville qui remonte au septième siècle de notre ère. L'étude des mots, de leur origine, fournira l'occasion de recueillir l'héritage du passé et de le transmettre aux générations à venir. Dans cette perspective, son livre sera non seulement un trait d'union entre l'Antiquité et le Moyen Âge, mais également une synthèse générale des connaissances du début du dix-septième siècle espagnol. D'ailleurs, il ne sera pas que cela, comme nous le verrons plus loin.

Covarrubias sera victime des idées de son temps : il croira, comme beaucoup d'autres, à une langue première qui aurait été parlée à l'origine du monde ; l'hébreu serait cette langue-mère universelle (voir dans le *Tesoro* au mot *bada* : "toutes les langues ont pour origine l'hébreu"). Cette croyance va l'entraîner par exemple à assigner au mot *cacique*, d'origine purement mexicaine, une filiation hébraïque : *así digo que este nombre cacique puede traer origen del verbo hebreo... chezach*. Cet exemple ne sera pas le seul. Les mots *araucana* et *hama-ca* subiront le même sort.

Il lui sera reproché également un manque de rigueur méthodologique, alors que son prédécesseur Nebrija avait déjà fait preuve, dans son œuvre lexicographique, d'un esprit réellement scientifique. Covarrubias, dans son *Tesoro*, n'unifiera jamais l'orthographe (un même mot pourra comporter plusieurs graphies) ; l'ordre alphabétique qu'il adoptera se révélera parfois boiteux. Enfin, un vocable pourra être défini à deux endroits différents et avoir deux étymons distincts. Le désordre régnera souvent en maître, ce qui entraînera, à la consultation, des difficultés pour le lecteur.

Quinze ans après la parution du *Tesoro*, on a un écho des réactions qu'il a suscitées auprès du public cultivé, seul capable d'apprécier son importance et sa portée. Le grand satiriste espagnol Francisco de Quevedo, au début de *Cuento de Cuentos* (Historiettes et histoires), pamphlet contre les tics de langage (truismes, expressions familiaires, etc.), va donner libre cours à sa verve en s'en prenant d'abord aux étymologistes, dont les hypothèses souvent hasardeuses oublient la logique la plus élémentaire. Ainsi il écrit :

"Certains généalogistes de mots, ont parlé de l'origine [de la langue espagnole] ; ils déterrent les ossements des vocables, activité qui relève davantage du divertissement que de la vérité démontrée, et affirment qu'ils vérifient ce qui n'est que le fruit de leurs inventions. Un Trésor de la langue espagnole a été également confectionné, dont le volume est supérieur à la raison, œuvre importante mais à l'érudition brouillonne".²

Assimiler de savants chercheurs à des généalogistes est une trouvaille qui s'accorde avec l'esprit du temps. N'oublions pas que le texte est de 1626 et si nous en croyons Annie Molinié, nous sommes en pleine période de répression *anti-conversa*.³ Le lecteur pourra deviner, derrière le savant philologue, la silhouette des fonctionnaires de la Sainte Inquisition, en quête de *cris-tianos nuevos* qui pourraient judaïser en secret. Ils n'hésitent pas à examiner les pierres tombales, à la recherche de noms suspects ou de filiations troubles. Notre sourire alors se fige. On ne badinait pas avec les statuts de pureté de sang, ceux-ci pouvaient avoir parfois des conséquences tragiques. À ce propos, Jean-Pierre Dedieu nous décrit une scène comme celle qui a pu se passer en 1632 :

"Les autodafés se multipliaient, cérémonies publiques où on lisait les sentences, que commentaient les prédicateurs. De tous côtés s'élevait la flamme des bûchers. On déterrait les morts, on brûlait les cadavres et les mannequins qui représentaient ceux qui s'étaient enfuis ; on brûlait aussi les vivants, par dizaines."⁴

On sait que chez Quevedo, l'humour a souvent un caractère macabre. Quelle est la cible que vise l'auteur du *Cuento de cuentos* ? Covarrubias, bien sûr, qui a droit à la formule

PARTE
PRIMERA DEL
TESORO
DE LA LENGVA
CASTELLANA, O
ESPAÑOLA.

COMPUESTO POR EL LICENCIADO DON SEBASTIAN DE
Covarruvias Orozco, Capellán de su Magestad, Maestrescuela, y Canonigo
de la Santa Iglesia de Cuenca, y Consultor del Santo
Oficio de la Inquisicion.

AÑADIDO POR EL PADRE BENITO REMIGIO NOYDENS
*Religioso de la Sagrada Religion de los PP. Clerigos
Regulares Menores:*

AL SEÑOR DON GREGORIO ALTAMIRANO PORTOCAR-
*rero, Cavallero de la Orden de Santiago, del Consejo de su Magestad en el de
Hazienda, y su Contaduria mayor, Contador mayor de la Orden,
y Cavallero de Alcantara; &c.*



CON PRIVILEGIO En Madrid, por Melchor Sanchez. A costa de Gabriel de Leon, Mercader de Li-
bros, vende se enfrente de la calle de la Paz. Año 1674.

lapidaire et assassine que nous venons de traduire. Et ce à double titre : en tant qu'auteur de dictionnaire et en tant qu'étymologiste. Cependant il s'est trouvé un professeur pour défendre l'auteur de notre dictionnaire. Il s'agit de Juan M. Lope Blanch (ouvrage cité de J.P. Dedieu p. 155 et s.s.) qui écrit :

... *el diccionario de Covarrubias ha provocado juicios muy negativos de censores excesivamente severos.*¹

Il souligne l'état des connaissances philologiques au début du dix-septième siècle en insistant sur le fait que l'étymologie n'était pas, à cette époque-là, une discipline très développée et que, pour les mots d'origine arabe, germanique, basque ou amérindienne, Covarrubias devait se fier au savoir d'autres humanistes. Sans partager tout à fait cette opinion, nous reconnaissons bien volontiers qu'elle comporte un fond de vérité.

Malgré tous ses défauts, l'ouvrage de Covarrubias va traverser victorieusement les siècles et gagner, au fil du temps, de plus en plus de lecteurs. Non que les étymologies que recense notre auteur se soient miraculeusement transformées, mais on trouvera à ce dictionnaire, qui recueille très complètement la langue du Siècle d'Or, de nouvelles vertus passées inaperçues jusqu'à alors.

Nous l'avons déjà vu, la première édition du *Tesoro* a paru en 1611. Le tirage s'est élevé à mille exemplaires (voir l'Introduction de Martín de Riquer au *Tesoro*). La seconde édition ne verra le jour que soixante-deux ans plus tard, assortie des additions du père Remigio Noydens. Au dire des chercheurs, ces dernières n'offrent pas grand intérêt. Manuel Seco parlera de *pobres adiciones*.² Il a fallu plus de cinquante ans pour épuiser les exemplaires de la première édition. À la fin du seizième siècle, l'Espagne compte environ huit millions d'habitants³, et le nombre de ses étudiants s'élève à une quinzaine de mille pour l'ensemble du royaume de Castille.⁴ Ceci expliquerait cela.

Cependant, des exemplaires avaient pu être vendus en France et en Italie, puisqu'on a trace, dans le *Tesoro* bilingue de César Oudin et dans le dictionnaire de Franciosini (1620), de données phrastiques, de personnages, etc., puisés dans l'œuvre de Covarrubias. Les professeurs d'espagnol étrangers s'étaient rapidement rendu compte du parti qu'ils pouvaient tirer d'un ouvrage aussi riche. Il suffisait de traduire le *Tesoro* espagnol. C'est ce que fit le traducteur officiel d'Henri IV et de Louis XIII, dans l'édition de son dictionnaire bilingue. Nous avons effectué des relevés : pour l'édition de 1616, nous avons pu détecter mille huit cent dix-huit mots et expressions qui ont indiscutablement pour origine l'ouvrage du lexicographe espagnol. La tendance ira en s'amplifiant puisque pour l'édition de 1621 du même Oudin, ce nombre s'élèvera à trois mille cent quatre. Celui-ci citera à plusieurs reprises son collègue Covarrubias. C'est le début de la notoriété pour l'Espagnol. Les académiciens artisans du *Diccionario de Autoridades* (1726) lui rendront un vibrant hommage. Puis il tombera dans l'oubli.

Il faudra attendre le vingtième siècle pour le voir ressusciter sous forme de gadget pour bibliophiles fortunés. Il s'agit d'une reproduction microphotographique fournie avec loupe !⁵ Plus sérieusement, trois ans après la fin de la Guerre civile, Martín de Riquer publie une édition particulièrement soignée du savant ouvrage, qui constituera en quelque sorte la *vulgate*.⁶ Il renouvellera sa belle entreprise en 1993⁷ sans rien changer à son édition antérieure. En 1977, une maison d'édition madrilène, Turner, reproduira l'édition de Martín de Riquer, en omettant le prologue de celui-ci et en ne le citant même pas ! Enfin, en 1995, l'Editorial Castalia publiait une nouvelle édition du *Tesoro* de Felipe C. R. Maldonado, revue par Manuel Camarero.⁸ Celle-ci comporte deux index, le premier concerne les proverbes et sentences populaires, le second les phrases. Un système ingénieux de renvois, dans le corps du texte, facilite grandement la lecture du vénérable ouvrage. Le professeur Gili Gaya, dans son *Tesoro lexicográfico* (1492-1726)⁹ exprime à propos de l'œuvre de Covarrubias :

Es la obra lexicográfica más original, importante y extensa del Siglo de Oro. Aun después de la publicación del Diccionario de Autoridades conservó su valor, y en nuestros días se le consulta y cita a menudo.

Disons, après le Maître, qu'il s'agit du premier dictionnaire monolingue, du premier dictionnaire encyclopédique espagnol et du premier grand dictionnaire étymologique. Nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pas avoir vu incorporer le manuscrit inédit, de la main même de Covarrubias, qui constituait un supplément à l'œuvre originale.¹⁰ □

Sylvain Abouaf

On l'aura compris, le signataire de cet article s'est spécialisé dans l'étude des dictionnaires anciens, espagnols et français. Il a enseigné à l'Université de Caen, et les renseignements qu'il nous fournit sont précieux. Aussi ne nous aventurerons-nous pas dans ce domaine... mais formulerons-nous quelques remarques complémentaires :

Tout d'abord ce dictionnaire nous intéresse en ce qu'il est le reflet de la langue espagnole du Siècle d'Or parlée et écrite en Castille au XVIème siècle, indispensable pour la compréhension des auteurs des XVIème et XVIIème siècles, la langue que la majorité des Juifs de la Péninsule ont emportée avec eux. Il n'est donc rien d'étonnant à ce que nombre de mots y figurant se retrouvent en judéo-espagnol. Par contre certains d'entre eux ont disparu de l'espagnol péninsulaire mais on les retrouve souvent dans l'espagnol parlé en Amérique latine, où ils passent pour des américanimes alors qu'ils sont tout simplement des survivances de la langue espagnole classique...

L'auteur de l'article nous explique que, pour Covarrubias et nombre de ses contemporains, l'hébreu constituait la langue mère dont seraient issues toutes les autres. Nous sommes dans les premières années du XVIIème siècle, période durant laquelle l'Inquisition se déchaîne. La position de Covarrubias n'en est peut-être pas facilitée, mais cela n'est qu'une hypothèse. Prenons un exemple :

Ce Covarrubias cultivé connaît l'hébreu. Il ne peut ignorer que mazal, dans cette langue, signifie "chance" ! Et pourtant, à la définition du terme desmazalado,

¹ Voir sur cet auteur : note 1 en première page.

² o.c.p.107.

³ Annie Molinié, o.c., p. 87.

⁴ Annie Molinié, o.c., p. 106.

⁵ Hispanis Society of America, New-York, 1927.

⁶ Horta Barcelona, 1943.

⁷ Editorial Alta Fulla, Barcelona, 1993.

⁸ Editorial Castalia, Nueva Biblioteca de Erudición y Crítica, Madrid, 1995.

⁹ C.S. I. C., Madrid, 1960, p. XIX, a.

¹⁰ Gili Gaya, o.c., pXIX : "Manuscrito : suplemento al Tesoro de la Lengua Castellana de Covarrubias compuesto por el mismo como lo refiere en la voz Covarrubias/ y lo repite en Otras. Manuscrito de la Biblioteca Nacional, 6159".

malchanceux, il ne propose pas l'étymologie évidente ! À noter que le mot subsiste en espagnol moderne avec le sens de "abattu, faible". Ce n'est pas là un échantillon isolé. Covarrubias ne donne pas systématiquement l'étymologie de tous les mots qu'il recense, loin s'en faut.

Dans le corps de l'article, on a parlé de la seconde édition du Covarrubias. Il faut signaler une particularité propre à celle-ci : le Tesoro ne paraît pas seul. Il est précédé d'un ouvrage de Bernardo Aldrete,¹ de Córdoba (fac-similé ci-contre). Les deux livres sont reliés ensemble et nous avons en main un exemplaire de cette édition faisant partie de la collection Nahmias. Sans doute le libraire

madrilène Gabriel de León pensait-il - non sans raison - que tous deux traitaient des mêmes sujets. C'est ainsi qu'en 1673 il confiait à l'imprimeur Melchor Sánchez le soin de réaliser l'œuvre. Le livre d'Aldrete avait paru pour la première fois à Rome en 1606.

On aura remarqué que, dans son livre, Aldrete emploie les adjectifs castellano o romance, tandis que Covarrubias emploie castellano o español. Cinq ans séparent la parution respective des deux livres. Ces doubles titres précisent l'origine du castillan. Aldrete, en ajoutant romance à castellano nous indique que le castillan est une langue romane, románica comme on exprime maintenant. Il veut aussi signaler que le castillan dont il s'agit n'est pas le parler de la seule Castille, mais de toute l'Espagne.

Quant à Covarrubias, il fait allusion également au castillan qui est devenu langue nationale. Le premier se situe en amont (origine du castillan) et le second en aval, indiquant le résultat.

Regardant quelques définitions, le profane est surpris de constater que dès 1600-1610 le vocabulaire qu'il manie actuellement est déjà fixé, dans son acception actuelle. Par exemple :

Christiano viejo : el hombre limpio que no tiene raza de Moro ni de ludio. Christiano nuevo, por el contrario. (Vieux-chrétien : l'homme propre qui n'a pas de sang (race ?) maure ou juif. Nouveau chrétien, le contraire).

(trad.) "Marrane : c'est le récemment converti au christianisme. Lorsqu'en Castille les Juifs qui restaient se convertirent, une de leurs conditions fut qu'on ne les force pas à manger la viande du porc. Marrane, c'est ainsi que les Maures nomment le porc âgé d'un an, et c'est peut-être pourquoi on qualifie ainsi ceux qui ne mangent cette viande."

Sylvain Abouaf conclut son article en regrettant que le supplément, de la main même de Covarrubias, ne figure dans aucune des éditions modernes. Lisez l'ultime page de l'œuvre, reproduite partiellement ci-dessous, et vous constaterez que l'auteur lui-même regrettait déjà les insuffisances de son travail !

Nous proposons la traduction suivante de cette conclusion... modeste :

"Certains diront que bien des mots manquent : moi, je leur conseille de se rapporter au Calepino² et à son Vocabulario qui en éclairent assez bien les significations.

Ce qui semble manquer, selon moi, dans ce Tesoro (comme je le reconnais en plusieurs endroits) c'est le

temps et la santé. Je me suis référé, pour parfaire certaines rubriques, à Pline, Pierio, Dioscorides, Hortelius etc. De telle sorte, lecteur, que pour t'éviter ce travail, je me suis efforcé d'y ajouter ces références en y mêlant des ornements empruntés à l'Histoire, aux hiéroglyphes, à des traits de morale, qui puissent t'apporter instruction et divertissement."



¹ Bernardo Aldrete, né en 1565 à Malaga est mort à Cordoue en 1645. C'est un philologue distingué qui, dans son livre, énonce des lois phonétiques dont certaines sont encore valables aujourd'hui. A son travail de phonéticien il ajoutera celui d'historien en publiant, en 1614 à Anvers un ouvrage intitulé *Varias antigüedades de España, Africa y otras provincias*. On trouvera une analyse détaillée du premier livre de Bernardo Aldrete dans *El Conde de la Vinaza*, Biblioteca histórica de filología castellana, Madrid 1893, numéros 1136 et 794.

² Ambrosio Calepino célèbre lexicologue (1435-1511) dont le dictionnaire latin/italien fut peu à peu traduit en 11 langues différentes - la notoriété du "Gaffiot" de l'époque en somme - C'est ce nom célèbre qui donne son origine à notre insignifiant "calepin"... décadence !

NDLR

F I N.

ALGVNOS DIRAN , QVE FALTAN MVCHAS PALABRAS : YO les digo, q̄ acudan al Calepino, y Vocabulario, q̄ dan bastante luz de sus significaciones. Lo que ami me ha parecido faltar en este Tesoro , (como el mismo Autor en muchas partes lo confiesa) fue el tiempo , y la salud , remitiendonos para el cumplimiento de muchas noticias, à Plinio, Pierio, Dioscorides, y Hortelio, &c.

Y así para escusarte esse trabajo he procurado añadir las, entretextienas varias flores de Historias, Hieroglificos, y Moralidades, que situan al que las leyere de enseñanza, y recreo.

Bernard Doumerc

VENISE ET L'ÉMIRAT HAFSIDE DE TUNIS (1231-1535)¹

¹ 1999
L'Harmattan,
5-7 rue de l'École
Polytechnique,
75005 Paris,
254 p.

Bernard Doumerc, l'un des principaux spécialistes français de l'histoire de Venise, et ce n'est guère contradictoire, est un familier de l'Afrique du Nord médiévale. Passionnante en soi, son étude des rapports de la Sérénissime avec l'une des premières puissances musulmanes médiévales, la Tunisie Hafside, intéresse par ailleurs l'histoire sépharade en quatre points, allant du général au particulier.

1°- Il n'est pas possible d'avoir une vision cohérente de l'histoire du judaïsme ibérique sans la rattacher à l'environnement hispano-arabe et aux relations entre chrétiens et musulmans.

2°- Le récit des difficultés de Venise à pénétrer les marchés du Maghreb et à s'y maintenir quatre siècles, l'analyse des raisons économiques qui l'y poussèrent, illustrent la complémentarité constante des économies chrétiennes et musulmanes tout au long de l'histoire, et l'existence de contacts humains, diplomatiques et commerciaux en dépit d'oppositions religieuses et culturelles apparemment radicales.

3°- Les difficultés des Vénitiens à continuer des relations normales avec le monde musulman, toujours provisoirement surmontées à force d'intelligence, de diplomatie et d'expérience, éclairent rétrospectivement l'intérêt que présentait, au début du XVI^e siècle, l'accueil de marchands nouveaux-chrétiens ou levantins pour les puissances occidentales soucieuses de conserver ou de conquérir ces importants marchés tout en entretenant des routes maritimes stratégiques et vitales.

4°- Enfin, les recherches de Bernard Doumerc nous offrent, divine surprise, la rencontre vivante de quelques marchands juifs ibériques, maghrébins ou siciliens dont l'envergure du trafic démontre que l'essor du commerce juif au début du XVII^e siècle n'est pas le fruit d'une génération spontanée.

La surprise du non-spécialiste est en ce constat : les rivalités les plus dures opposèrent non point chrétiens et musulmans, mais les puissances chrétiennes entre elles et les émirs musulmans entre eux. On voit tout à la fois des chrétiens soutenir un prince arabe contre un autre et des musulmans appuyer un État chrétien contre d'autres chrétiens. Les principaux adversaires des Vénitiens sont, tour à tour, les Aragonais, les Castillans, et surtout les Génois. L'expansion de Venise s'effectue contre les Génois et les Catalans.

Sauf exception, les traités entre États chrétiens et musulmans sont respectés. Ainsi un traité de 1231 entre la Cour de Tunis et la République de Venise ayant banni le principe de responsabilité collective, aucun Vénitien désormais ne sera inquiété en *Ifriqiya* pour le tort causé par un de ses compatriotes ou par tout autre chrétien.

Le rôle de Tunis est primordial dès 1228 car elle devient une ville indépendante, capitale d'un État solide gouvernée par le premier Émir hafside. Ce nouveau royaume conquiert de 1236 à 1241 Constantine, Bougie, Alger, Tlemcen et la Tripolitaine, constituant un vaste empire entre l'Égypte et le Maroc. C'est dire que ce sera, parmi les États chrétiens de la Méditerranée occidentale, à qui obtiendra une position privilégiée dans cette capitale contrôlant la jonction des deux bassins de la mer intérieure. Or ce royaume puissant n'a pas de flotte suffisante pour assurer ses liaisons maritimes avec le Levant. Seuls les Vénitiens sont en mesure de lui proposer des lignes maritimes régulières transportant les marchands musulmans et leurs biens d'Ouest en Est et reliant Tunis aussi bien à l'Espagne qu'à Alexandrie, Alep et Beyrouth. C'est Venise qui approvisionnera l'Afrique du Nord en épices orientales. À cette occasion, reliant ces circuits à sa ligne des Flandres, Venise assurera une liaison triangulaire Flandres-Maghreb-Orient.²

Les concurrents ne sont pas inactifs. Les Génois sont très présents mais leur réputation est mauvaise car il leur arrive de ne pas respecter leur parole. Les Florentins, handicapés jusqu'à la soumission de Pise par l'absence de port, ont une force : leur monnaie. Le roi est séduit par la beauté des Florins, et les banquiers florentins lui sont utiles. Ils disposent d'une présence financière dans toute la Méditerranée et sont des intermédiaires incontournables.

On est frappé par la liberté religieuse accordée aux étrangers. Les colonies de marchands chrétiens, et en particulier les Vénitiens, possèdent des *fondouks* avec leurs églises. En contrepartie les Vénitiens sont tenus à une stricte observance de leur propre religion. Rapprochons cette situation de la pratique en Castille chrétienne multireligieuse où la loi punissait les Juifs s'ils travaillaient ou montaient à cheval le samedi. En 1312 le consul Dardi Bembo rénove l'église des Vénitiens de Tunis. La présence sur place d'une colonie de marchands vénitiens facilite à Venise la défense de ses intérêts et l'organisation des circuits. Ce système de colonies est en usage dans toutes les autres républiques marchandes.³

C'est l'irrésistible montée en puissance des royaumes ibériques qui annonce le déclin de la présence vénitienne. Les Espagnols entreprennent à la fin du XV^e siècle la conquête de l'Afrique du Nord et réussiront partiellement, de même que les Portugais au Maroc. Les uns et les autres n'arrivent pas à créer des colonies stables, leurs nationaux répugnant à l'expatriation en Afrique. C'est pourquoi, en une certaine époque, les Rois d'Espagne et de Portugal toléreront et même encourageront l'émigration de Juifs vers ces places fortes. Les Italiens voient avec inquiétude cette mainmise espagnole sur ces territoires proches, leur traditionnel terrain d'action. L'hégémonie espagnole est mal supportée. Le 25 août 1511, à Palerme, des incidents éclatent où cent soldats espagnols trouvent la mort.

Dès le milieu du XV^e siècle, des galères vénitiennes amènent de Valence en Tunisie de

² C'est cette ligne qui sera reprise par Manoel Carvalho entre Rotterdam, Tunis, Venise, Alexandrie en octobre 1615. cf Lionel Lévy, "La Nation Juive Portugaise", éd. L'Harmattan, 1999, p. 238.

³ Notons que les Juifs portugais et espagnols s'inspireront de cette organisation qu'ils avaient pratiquée de longue date et qui sera à l'origine de la création des communautés livournaises de toute la Méditerranée musulmane.

nombreux musulmans et juifs *conversos*. Les marchands juifs de Tunis cités par Doumerc sont-ils tous sépharades ? Il cite, en 1470, le nom des frères Isaac et Maymon Calipapa. Le nom évoque plutôt l'origine romaniote. Le 25 septembre 1470, le Juif Sicilien Ferugeo, de Trapani, établi à Tunis, attend la livraison de 18 bottes¹ de vin *casher* expédiées par son frère. Son père n'est autre que le chef de la communauté juive de Tunis. C'est là que des recherches, certainement passionnantes, restent à entreprendre. On voit que les Juifs de Tunis ont choisi pour chef, à cette époque, un étranger, un Sicilien. Or ils agiront différemment un siècle et demi plus tard avec les Livournais, sans doute parce qu'il s'agissait cette fois d'anciens marranes. Mais que sont devenus les Juifs siciliens présents à Tunis, dont le nombre n'a pu qu'augmenter avec l'expulsion de 1497, qui vit partir de Sicile 40 000 exilés ? Assurément ils ont dû se fondre dans la masse des communautés locales.

En 1419 déjà, un Abdela Judeus Hebraicus *magrabi* de Tunis rachetait aux chevaliers de Rhodes plusieurs captifs originaires de l'*Ifriqiya*. En 1490, des Juifs de Tunis créent une compagnie de commerce pour les exportations de tissus, de fromage, de corail ouvragé vers l'Égypte.² Ces exportations se font à l'époque par l'intermédiaire des lignes régulières vénitiennes. Les chrétiens reprocheront à Venise cette collaboration avec des États musulmans. Les chevaliers de Rhodes iront même jusqu'à attaquer les galères vénitiennes, capturant les passagers musulmans et les marchandises.

Ce survol effectué, quelles sont à nos yeux les inerties historiques qui, à partir de 1535, peuvent servir les marchands *conversos* dans leur redéploiement ? À cette date, ni Florence, ni Venise, ni Gênes n'ont les possibilités matérielles et humaines de reconstituer des lignes maritimes entre Maghreb et Levant, ni d'implanter dans les places musulmanes des colonies de leurs ressortissants. Les Juifs portugais et levantins sont donc les bienvenus. C'est d'abord Venise, puis rapidement Florence qui accueilleront les premiers marranes, entre 1530 et 1550. C'est Florence qui instaurera à Livourne un statut exceptionnel qui rendra à la Toscane la première place sur ce vieux marché si disputé et convoité. Les colonies toscanes et vénitiennes seront cette fois des colonies sépharades. Elle subsisteront jusqu'au milieu du XX^e siècle. □

Lionel Lévy

Mordehay Arbell

FILATELIA SEFARADI 3

Il s'agit de la présentation en recueil d'une sélection d'articles et timbres, de la rubrique *El Filatelista Sefaradi* parus dans la revue *Aki Yerushalayim* et reclassés par ordre géographique. La présentation en est fort soignée, ce qui est habituel chez cet éditeur. Sa propre première préface est écrite en espagnol, alors que la

seconde, signée de Moshe Shaul, est rédigée, comme les articles, en judéo-espagnol.

Pour faciliter la lecture aux non-initiés, un tableau récapitulatif de *La grafia del djudeo-panyol* précède le texte proprement dit et, à la fin de l'ouvrage, un lexique traduit dans leur langue les mots peu compréhensibles aux lecteurs espagnols contemporains (*Kal=sinagoga. Rol=papel. Bedahem=cimeterio, etc.*)

Feuilletant ce petit ouvrage on s'aperçoit très rapidement que, bien au delà d'une présentation de timbres, il s'agit d'un véritable exposé culturel sur les personnages et/ou les sites illustrés par les timbres. À la réflexion, ce n'est pas surprenant quand on connaît la grande culture de Mordehay Arbell !

Prenons des exemples :

- le timbre de 4 pesetas illustrant Maïmonides émis par les postes espagnoles en 1967 permet un développement d'une petite page sur le RaMBa'M.

- sur l'école de traduction de Tolède (postes espagnoles 45 pesetas, 1986) nous apprenons qu'elle fut fondée au XIII^e siècle par le roi Alphonse X dit "le Sage" avec des lettrés juifs qui fuyaient les villes de Séville et Cordoue, des catholiques et des musulmans, traduisant et rédigeant des ouvrages de mathématique, physique, astronomie, cartographie, etc.

- à ce propos, la page consacrée aux frères cartographes Avraam et Yeuda Crescas concernant des timbres espagnols de 2 pesetas en 1974 et israéliens 1,40 et autres valeurs en shekels, en 1992, nous éclaire sur cette grande famille catalane illustrée par des médecins et hommes de science. L'on sait que Maître Crescas fut le médecin et astronome de Pedro IV d'Aragon en 1343-1347. Plus tard, d'autres Crescas s'illustrèrent, toujours en cartographie, et le planisphère d'Avraam Crescas fut le cadeau offert en 1381 par le roi d'Aragon à Charles VI, ce qui explique sa présence à la Bibliothèque Nationale française de nos jours. Christophe Colomb connaissait évidemment ces cartes, y compris celle représentant l'Inde comme une péninsule, et les utilisa, ainsi que celles d'Avraam Zacuto.

- à ce sujet, le voyage de Colomb est illustré par plusieurs timbres du Sierra Leone, d'Espagne et de Cuba, et nous sont remémorés les noms des *conversos* qui voyageaient avec lui, fuyant un territoire devenu dangereux, dans l'espoir de trouver un sol plus accueillant et d'y revenir au judaïsme.

Mais l'on ne saurait tout énumérer ! Procurez-vous ce livre et considérez-le comme une petite encyclopédie agréable à feuilleter. Vous vous en réjouirez ! □

Jean Carasso

¹ Botte : (de l'italien *botta* : outre, tonneau) mesure de volume, et aussi de poids, dont la valeur a évolué au cours du temps.

² Ce travail du corail est une spécialité juive et sera longtemps une des sources de prospérité de Livourne.

³ En judéo-espagnol, 1998 Ibercaja Plaza de Basilio Paraiso 2 E 50008 Saragosse 98 pages. 6 Euros.

⁴ C'est le proverbe 189 du recueil de Zamila Kolonomos. "Ne crois que ce que tu vois" dans la graphie locale.

No kreyes antis ki veyes⁴

David M. Gitlitz

SECREC Y AND DECEIT : THE RELIGION OF THE CRYPTO-JEWS¹

¹ En anglais - 1996
"Discretion
et dissimulation :
la religion des crypto-juifs",
éditeur
Jewish Publication Society
1930 Chestnut street
Philadelphie
PA 19103 USA.
677 pages.

Il s'agit ici d'un solide ouvrage sur les pratiques religieuses des marranes ou crypto-juifs en Espagne, au Portugal et dans le Nouveau Monde, fondé sur les meilleures sources disponibles, par un universitaire spécialiste de la littérature de l'Âge d'Or espagnol aussi bien que des sujets de l'histoire sépharade.

Le point essentiel est la position de l'auteur concernant les vues dont Bension Netanyahu est le chef de file. En bref, Netanyahu, Norman Roth, Henry Kamen et d'autres défendent le point de vue selon lequel l'Inquisition fut créée pour s'attaquer aux crypto-juifs, non parce qu'ils pratiquaient le judaïsme, mais parce qu'ils étaient d'ascendance juive.

Ferdinand et Isabelle créèrent-ils l'Inquisition pour s'attaquer à un groupe social dont l'ascension était rapide dans des domaines où l'entrée aux Juifs était impossible - l'Église par exemple - plutôt que parce qu'ils pratiquaient effectivement le judaïsme ?

Au début du livre, Gitlitz pose ses conclusions après une étude approfondie de la nature complexe des pratiques juives chez les *conversos*. Ce devrait être la nécessaire vision de tout historien d'esprit libre !

Bien sûr que maints, peut-être la majorité, des convertis et leurs descendants se mêlèrent à la société chrétienne ambiante. Gitlitz estime raisonnable de penser qu'en 1492 les déjà convertis, leurs descendants et ceux qui se laissèrent baptiser comme une alternative à leur expulsion, pouvaient être environ 225 000. Personne ne prétend que le nombre total de ceux qui avaient abjuré leur judaïsme secret ou été brûlés ou réprimés était supérieur à 50 000, et ce nombre est probablement bien plus élevé que le nombre exact.

Bien entendu, de nombreux *conversos*, ou à tout le moins leurs enfants ou petits-enfants, devinrent d'authentiques chrétiens. Mais de bien plus nombreux que les chiffres ridiculement faibles avancés par Nethanyahu et ses sympathisants, pratiquèrent secrètement le judaïsme et eurent à en souffrir.

Ceci s'applique aux juifs et convertis d'Espagne. Au Portugal, qui abrita dans un premier temps 90 000 juifs d'Espagne qui avaient refusé la conversion, ceux de la génération qui vécut dans les quarante premières années après 1496 lorsqu'ils furent baptisés de force, jusqu'à la création de l'Inquisition en 1536, créèrent une "religion marrane". Ce furent ces juifs, d'origine espagnole qui vécurent au Portugal durant plusieurs générations et réintégrèrent l'Espagne dans les années 1580 et au delà, qui y furent dans bien des cas immensément prospères et influents dans les domaines financiers et militaires. Ce sont eux qui remplirent les prisons de l'Inquisition depuis approximativement 1600 jusqu'à 1750 environ, lorsque ses registres, en un

court laps de temps et pour des raisons non entièrement élucidées, cessèrent de mentionner le crypto-judaïsme comme un crime religieux.

Ce sont aussi ces juifs portugais qui fondèrent les nouvelles communautés dans le sud-ouest de la France, Amsterdam et Londres.

Dans les deux premiers chapitres de son livre, Gitlitz introduit l'histoire du crypto-judaïsme et éclaire avec franchise et méthode les points de la controverse, la quantification, la fiabilité des sources documentaires et la classification des croyances (et pratiques) religieuses. L'auteur fait remarquer la difficulté de discriminer entre judaïsants confirmés, vacillants et sceptiques qui risquaient également les rigueurs de l'Inquisition.

La majeure partie du livre traite ensuite des coutumes religieuses des crypto-juifs. Il tente de reconstituer leur système de pensée, leur attitude face au christianisme, aux superstitions, aux cérémonies de naissance et de mort, au mariage et à la sexualité, au Chabat et jours de fêtes, à la nourriture et aux lois de la *cachrou*, aux prières et rituels.

Pour reprendre un point particulier de cette immensément riche collection de pratiques socio-religieuses, Gitlitz étudie soigneusement les naissances, baptêmes et circoncisions. Il est évident que tous les bébés devaient être baptisés. Mais avant l'expulsion, bien des bébés de *conversos* étaient aussi circoncis, présumablement parce que des opérateurs (*mohalim*) étaient disponibles pour cette opération. Même des moines du monastère des Hiéronymites à Guadalupe furent identifiés en 1485 comme circoncis. Après l'expulsion (de 1492), les cas deviennent sporadiques et Gitlitz cite une série d'exemples tirés des comptes rendus de procès de l'Inquisition. Quelques juifs héroïques et fiers s'étaient eux-mêmes circoncis en prison, utilisant pour cela des os affûtés. Lorsque ces cas étaient exposés devant un tribunal, les inquisiteurs montraient grand intérêt parce que l'explication habituellement fournie était d'ordre thérapeutique. L'Inquisition cherchait à identifier la méthode opératoire spécifiquement religieuse et c'est la raison pour laquelle, ici et là, le lecteur des dossiers de procès inquisitoriaux se trouve plongé dans d'abondantes descriptions de la circoncision, dont Gitlitz cite intégralement un ou deux exemples.

Il faut reconnaître que dans son livre, Gitlitz ne cite pas ses sources premières. Il fait appel néanmoins à une très large série de documents espagnols, portugais et hébreux.

Son érudition est considérable, et son livre maniable bien qu'approfondi. □

Michael Alpert

L'auteur de cet article est titulaire de la chaire d'Histoire Moderne et Contemporaine de l'Espagne à l'Université de Westminster à Londres. Il est l'auteur d'un livre à paraître sous peu chez Macmillan à Londres, sur "L'Inquisition et les crypto-juifs de l'Espagne aux XVIème et XVIIème siècles". L'article nous a été communiqué en anglais puis traduit par la Rédaction.

L'auteure de cet intéressant livre ne nous est pas inconnue : dans la LS 29, page 12, nous commentons la superbe Revue d'Études Siciliennes qui venait de nous parvenir, pour laquelle Angela avait écrit un article de présentation de son livre.

Angela Scandalato

L'ULTIMO CANTO DI ESTER DONNE EBREE DEL MEDIOEVO IN SICILIA¹

Cet ouvrage se présente comme une enquête menée à travers de nombreux documents retrouvés dans les archives des communautés juives de différentes villes siciliennes comme Palerme, Marsala, Trapani, Sciacca entre autres.

L'auteure insiste sur le fait que jusqu'à la fin du XIV^e siècle, les juifs siciliens, tout en restant attachés à leurs coutumes, leurs rites et leur Communauté qui régissait leur vie selon la loi mosaïque, arrivaient à cohabiter avec une société non juive et tolérante à laquelle ils apportaient une importante contribution grâce à leurs commerces et à leur science. Soumis à leur juridiction spécifique, ils avaient parfois recours à la législation en vigueur pour certains appels. Dans cette île de Sicile, ouverte à l'Orient et à l'Occident, ils étaient acceptés et nullement confinés dans des ghettos, constituant une élite bourgeoise non assimilée quoiqu'influencée par les successifs envahisseurs de l'île, tantôt musulmans, tantôt chrétiens.

Pourtant, après 1492, forcés de se convertir ou de s'exiler pour ne pas perdre leur identité, ils virent leur communauté se désagréger et leur souvenir se serait évanoui si les archives du Moyen Âge sicilien juif n'avaient été conservées, retrouvées, rassemblées et étudiées par des historiens émérites dont fait partie Angela Scandalato qui, malgré le souci d'intégrité scientifique qui l'anime, laisse transparaître une sensibilité et une émotion, qu'elle nous communique, à l'égard de ses coreligionnaires du passé.

Malgré les nombreux centres d'intérêt qui émanent de cette étude, l'auteure indique clairement son intention de nous présenter la situation des femmes juives du Moyen Âge en Sicile dans une communauté florissante qui s'éteint, d'où le titre "Le dernier chant d'Esther".

Bien qu'il ne se présente pas comme un roman, ce livre se lit avec un intérêt d'autant plus grand que la réflexion s'appuie sur des archives, testaments, donations, contrats de mariage, procès. On y apprend que si les femmes dans de nombreuses civilisations ont été soumises à des répressions de la part des sociétés patriarcales, les femmes juives semblent, en Sicile médiévale, avoir été privilégiées par rapport à leurs sœurs chrétiennes. Comme l'annonce Angela Scandalato (p. 14), "... à travers les testaments, les donations, les contrats de mariage, les procès, on a donné aux femmes juives la parole qu'une société patriarcale leur niait ... Leur langage est celui des objets possédés, des choses de la vie quotidienne offertes ou refusées, acceptées ou contestées aux enfants, aux maris, aux

parents, aux amis, le langage des souhaits ou des refus, des dernières volontés, des pensées sur la vie, la mort, l'au-delà. Les femmes elles-mêmes raconteront leur propre vie, leurs petites et leurs grandes angoisses, les jalousies et les ennuis de la vie, les grands événements de l'existence familiale, les peurs engendrées par les pressions et les nécessités économiques; l'angoisse de l'accumulation de l'argent (du manque), note constante de l'histoire du peuple juif."

Avantagée par rapport aux femmes chrétiennes, la femme juive était en droit de se remarier et, si la polygamie et le concubinage étaient autorisés, surtout sous l'occupation musulmane, elle pouvait s'y opposer dans son contrat de mariage, la *ketubah*, comme elle pouvait divorcer si le mari ne s'acquittait pas de ses obligations économiques et sexuelles, alors que la femme chrétienne subit le poids de la condamnation du sexe qui l'empêche de divorcer et même de se remarier en cas de veuvage.

La femme juive jouissait d'un rôle important au sein de la famille : tout en étant exclue des préceptes religieux, elle était amenée à veiller sur la pureté alimentaire et sexuelle et surtout sur l'intégrité du groupe, car la communauté était menacée par les conversions forcées sous incitation des chrétiens et par leurs tentatives d'assimilation. Pour cette part qu'elle prenait à la sauvegarde de la famille, elle était estimée par son mari qui lui vouait respect, protection et admiration.

Sa sécurité était préservée par la *ketubah*, rédigée par un notaire juif de la Communauté en présence des parents et des amis des mariés. Ce document rédigé en double exemplaire, dont l'un était confié à la Communauté et l'autre conservé précieusement par elle, était une garantie d'indépendance. Le mari en échange de la dot devait payer la *mohar*, la moitié pendant les noces et la moitié en cas de divorce, de veuvage ou de répudiation. La *mohar* correspondait à la valeur de la dot. Le mari ne pouvait pas vendre les biens immobiliers sans le consentement de sa femme. De plus, toutes les *ketuboth* comportent une introduction de respect (p. 63) : "Qui a trouvé une épouse a trouvé un trésor et a obtenu l'accord du Seigneur. Maison et richesses sont l'héritage des pères, mais l'épouse est un don du Seigneur." . Certes, en compensation, la femme avait des devoirs envers son mari.

Quant à l'instruction, les femmes n'ayant pas le droit d'officier les rites religieux, et leur présence à la synagogue étant passive, on pourrait croire qu'elles ne recevaient aucun enseignement intellectuel. Mais si beaucoup de maximes ironisent sur les femmes savantes, leur rôle important dans la famille implique un bagage culturel. Étant donné le nombre des hommes juifs studieux au Moyen Âge dont le niveau était supérieur à celui des chrétiens, on ne peut pas imaginer leurs femmes dépourvues de curiosité. L'identité juive essentiellement culturelle se renforçait dans la sacralité d'une tradition que devaient perpétuer les enfants d'Israël, si bien que les femmes devaient y avoir accès. Elles étaient également amenées à s'initier aux problèmes de la vie familiale et sociale au contact de leur père et de leur mari. Les plus riches

¹ En italien. 1999
"Le dernier chant d'Esther
Femmes juives
du Moyen Âge en Sicile."
Editeur : Sellerio
Via Siracusa 50
Palerme.
218 pages

étudiaient le Talmud, quelques-unes géraient les sociétés de commerce et d'autres exerçaient la médecine. Pourtant l'enseignement des juives restait privé, à cause des préjugés. Un document d'un élève d'Abélard au XII^{ème} siècle confirme le souci qu'ont les juifs d'instruire leurs enfants sans distinction (p.155) : *Judeus enim quantumcumque pauper, etiamsi haberet filios, omnes ad litteras mitteret non propter lucrum sicut christiani, sed propter legem Dei intelligendam et non solum filios sed et filias.*¹ Même si ce privilège n'appartenait qu'à une classe élevée de la communauté, le nombre de femmes instruites augmentait et certaines juives se distinguèrent en médecine et en gynécologie, très recherchées par les femmes chrétiennes. Elles avaient acquis leur science au côté de leur père ou de leur mari médecins. Quant à la majeure partie des femmes juives, sans avoir eu d'instruction véritable, elles devaient connaître la juridiction des dots, les règles de la pureté des aliments, et elles avaient accès aux livres dont parfois elles héritaient.

Angela Scandaliato termine son étude par de véritables illustrations puisées toujours dans les archives et les actes testamentaires : un défilé de femmes confrontées à des situations courantes qui ont accentué leur personnalité et qui dénoncent certains abus.

◆ Ricca, jeune veuve sans expérience, confrontée à la gestion d'un entrepôt, fit preuve d'une telle honnêteté et d'une telle dextérité qu'elle fit fructifier son énorme dépôt, le plus grand du Cassero de Palerme.

◆ Stella, prêteuse à gage, riche, élégante, cultivée, sans enfants, finança avec son mari une *yeshiva*, grande académie culturelle pour tous les étudiants de Sicile. On l'appelait "Magnifique". Sa générosité resta vivante dans la mémoire de la communauté de Sciacca.

◆ Donna Perna, depuis la mort de son mari, administra seule ses biens. Ayant largement doté ses filles qui l'aimaient et la respectaient, elle dut subir les conséquences de la nullité de son fils, incapable de gérer sa fortune et toujours endetté. C'est son testament qui nous fait revivre avec elle car elle y raconte presque toute sa vie. On voit qu'elle a su être la *domina* de la maison, fidèle gardienne du patrimoine et de l'honneur de la famille, administratrice honnête, mère attentive, généreuse, pudique, mère sans faiblesse. Le nom de *domina* dont le notaire la gratifia exprime le respect dont elle jouissait parmi les juifs et les chrétiens.

◆ La petite Camura, de la communauté de Termini, orpheline de père et de mère, fut confiée d'abord à sa grand-mère puis à ses oncles. L'un d'eux eut sa garde et exigea de son frère une contribution pour la nourrir. Elle était mêlée à des disputes familiales dans lesquelles primaient les dissensions à propos de l'argent. Si les oncles avaient gardé intact son patrimoine hérité de ses parents, elle aurait eu une dot, se serait mariée à 12 ans et aurait eu des enfants qui auraient joué avec ceux de sa grand-mère.

◆ Zachara était promise par son père à un jeune homme qui fréquentait sa maison en

attendant qu'elle atteignît l'*aetatem perfectam*. Un autre jeune homme plus riche séduit l'ambition paternelle qui, malgré des difficultés juridiques, arriva à faire annuler la première *ketubah*. Le père fut libre de marier sa fille au deuxième parti sans que Zachara pût donner son avis.

◆ Sinat, veuve, accusée par les ecclésiastiques d'avoir fait construire le cercueil de son mari un jour de fête chrétienne, eut le courage de faire appel au vice-roi de Sicile, qui ordonna aux autorités de faire marche arrière, car elle ne pouvait être punie pour avoir fait le nécessaire du deuil.

◆ Gaudosia jouissait de l'estime de son mari qui, à la veille de sa mort, lui confia la gestion de ses biens et de son héritage, ce dont elle s'acquitta avec beaucoup d'honnêteté et d'intelligence. Plus tard elle devint femme d'affaire et prêteuse à gage. Elle vendit des trousseaux et se spécialisa dans l'évaluation des dots. Quand les débiteurs ne pouvaient pas payer, elle y trouvait son compte. Ils hypothéquaient leurs immeubles, donnaient des tissus. Les gains allaient à son fils. Elle représente un ordre social consolidé à travers le rôle central donné à la femme, "noyau de l'organisation de la famille".

Les treize testaments rédigés en latin dans la deuxième illustration du livre confirment la situation paradoxale des femmes juives en Sicile au Moyen Âge : à la fois soumises à l'autorité du père et du mari et partiellement libérées par la loi mosaïque qui leur conférait des droits. Au contact d'une société économiquement riche, non seulement elles ont assumé des responsabilités économiques, mais elles sont devenues les responsables des biens familiaux. □

Loly Lévy

LEANDRO RODRIGUEZ

RUTA DE DON QUIJOTE DE LA MANCHA VÍAS ROMANAS, CAMINO MERIDIONAL DE SANTIAGO²

La Lettre Sépharade a déjà rendu compte dans son n° 24 (décembre 1997) des travaux du 2^{ème} Congrès de l'Association *Caminos de Cervantes y Sefarad* et dans son n° 27 (septembre 1998) du 3^{ème} Congrès International sur le même thème : *Rutas de Don Quijote y caminos de libertad*. Dans ces deux réunions scientifiques, le Professeur Leandro Rodriguez a joué un rôle déterminant avec ses deux interventions : en 1997 *Don Miquel, Judío de Cervantes* et en 1998 *Los Judíos Luis Camoes Vaz, Miquel de Cervantes Saavedra y Bergança*. Dans la même veine Leandro Rodríguez publie cette fois un guide intitulé : *Ruta de Don Quijote de la Mancha, Vías romanas, camino meridional de Santiago* sous le patronage de la Junta de Castilla y Leon.

¹ Un juif en effet, fût-il pauvre, même s'il avait des fils, envoyait tous [ses enfants] faire des études, non pas en fonction de l'endroit, comme les chrétiens, mais pour qu'ils comprennent la loi de Dieu, et pas seulement les fils, mais également les filles.

² En espagnol. 1999
Librería Semuret
Ramos Carrión 21
E 49001 Zamora
142 pages, belles illustrations, extrait de carte géographique.

Le propos de l'auteur est clairement indiqué : établir une concordance entre le texte du Quijote et la géographie de sa région et attirer les visiteurs. C'est un exercice bien traditionnel auquel les critiques espagnols du Quijote se sont livré sans cesse dès la parution du chef d'œuvre de la littérature espagnole du Siècle d'Or jusqu'à nos jours. En 1905 Azorin, l'un des maîtres de la génération de 1898 publiera : *Ruta de Don Quijote* après l'avoir parcourue lui-même. C'est devenu l'ouvrage classique par excellence. Leandro Rodriguez est pour sa part convaincu, et c'est la thèse qu'il défend, que la route commence à Sanabria avec des étapes tout fait différentes de celles d'Azorin et de la plupart des critiques espagnols et étrangers. De toutes les manières sa biographie de Miguel de Cervantes est aussi différente : il serait né en 1547 et non en 1549, il aurait étudié à Bragança chez les Jésuites, il aurait voyagé à Milan et dans les Provinces-Unies. Il aurait bien participé à la bataille de Lépante mais à bord des galères d'Andrea Doria. Ensuite il serait devenu camérier du cardinal Aquaviva puis soldat en Sicile sous les ordres du Général Marco Antonio Colonna. Comme on le constatera, une biographie tout à fait différente des biographies généralement acceptées¹ même s'il subsiste toujours des zones d'ombres sur lui, sur sa famille et sur son appartenance au peuple des *conversos*...

Pour ce qui concerne les trois "sorties" l'auteur les décrit, carte à l'appui, à partir du village natal de Cervantes, Cervantes de Sanabria dans les montagnes du Leon. Ce livre, plutôt un guide, nous livre cette nouvelle route avec les justifications puisées dans le texte du Don Quijote. Comme ce parcours recouvre quelquefois celui des anciennes voies romaines et du chemin méridional de Santiago nous pouvons profiter aussi de chapitres très documentés sur ces thèmes avec de nombreuses illustrations photographiques.

Par contre il est bien difficile de se laisser convaincre par ces 6 itinéraires quichottesques que tous les spécialistes ont très bien situés dans la Mancha avec une assez bonne précision, surtout si l'on veut bien se souvenir qu'il s'agit d'un voyage imaginaire... L'auteur a beaucoup travaillé et réfléchi et son intérêt pour le *Don Quijote* est patent. Nous lui en donnons bien volontiers acte. □

Charles Leselbaum

BORGES, EL JUDAISMO E ISRAEL²

Publié en espagnol, ce livre comporte une chronologie sur les liens de l'œuvre de Borges avec Israël et le monde juif, en huit grands chapitres composés de textes, soit inédits, soit déjà publiés dans diverses revues. Ces chapitres s'articulent autour de huit thèmes: Le judaïsme dans l'œuvre de Borges, Espagne-Sefarad dans l'œuvre de Borges, Israël dans l'œuvre de Borges, La Cabbale, Le Golem, Spinoza (prononçant en 1967 une conférence sur ce

dernier il montre une solide connaissance de son sujet), le thème juif dans les reportages de Borges et une anthologie de ses textes les plus significatifs.

On se souviendra que Borges (1899-1986) n'a jamais cessé de proclamer son amitié, son admiration et son intérêt pour le monde juif et pour Israël. Dès 1926 dans *el Tamano de mis esperanzas* il commence à écrire sur des thèmes juifs et en 1934 il rédige *Yo, Judío* où il affirme avoir des racines juives : ... "il ne me déplaît pas de penser que je suis juif. Il s'agit d'une simple hypothèse, d'une aventure sédentaire et frugale qui ne gêne personne, pas même la renommée d'Israël puisque mon judaïsme est sans paroles, comme les chansons de Mendelssohn. La revue *Crisol* dans son numéro 30 de janvier 1934) a voulu louer cet espoir rétrospectif et parle de mon ascendance juive malicieusement cachée (cette phrase m'émerveille) Borges Acevedo est mon nom..... il est d'origine judéo-portugaise..."

Au passage, dans ce recueil, un article de Marcos Ricardo de Barnatan sur "La signification kabbalistique du nom de Jorge Luis Borges" montrant que Borges n'est pas le seul à s'attribuer des origines juives... D'ailleurs, la kabbale le fascinait, plusieurs extraits de son œuvre et articles de commentateurs le montrent ! Il regrettait seulement de ne pas connaître l'hébreu pour pouvoir l'étudier en profondeur.

En 1940 Borges prologue un livre de Carlos M. Grünberg *El Mester de Juderia* et en 1949 apparaît l'un de ses premiers chefs-d'œuvre "Aleph". En 1964 c'est la publication du Poème Golem. En 1967 il publie dans une revue ses conférences sur le livre de Job et sur Spinoza et il signe un manifeste avec des intellectuels argentins en faveur de l'Etat d'Israël. En 1969 il effectue un voyage en Israël. Il est reçu par Ben Gourion. En 1971 le maire de Jérusalem Teddy Kollek lui remet le prix Jérusalem. En 1973 il renouvelle avec des intellectuels son manifeste en faveur de l'Etat d'Israël. En 1980 il publie sa conférence sur la Kabbale et l'année suivante il prologue la réédition du livre de Rafael Cansinos Assens "Le Chandelier à sept branches". Enfin en 1986 il publie l'élégie écrite en hommage à son ami juif Abramowicz.

Comme on le voit ce livre est un hommage à un grand écrivain qui n'a pas cessé de puiser son inspiration dans la tradition juive et qui n'a jamais démenti son amitié en faveur de l'Etat d'Israël.

Le recueil très complet permettra au lecteur d'entrer dans tous les détails de cette relation constante avec le monde juif, celle d'un écrivain qui affirmait "qu'il n'est pas possible d'imaginer la civilisation occidentale sans les Juifs et les Grecs".

On regrettera bien entendu qu'une version française ne soit pas encore disponible pour diffuser plus largement cet aspect mal connu de l'homme et de l'écrivain. □

Charles Leselbaum

¹ 1986 Jean Canavaggio, "Cervantes, biographie" chez Mazarine, Paris

² En espagnol 1999 Ouvrage collectif de Sefardica, publicación del Centro de Investigación y Difusión de la Cultura Sefardi Paraguay 1535 Buenos-Aires 1061 Argentine, fax 5411 48012 49 95 Deuxième édition, 219 pages.

Les articles signés engagent personnellement leur auteur.
Seuls les articles non signés engagent l'éditeur

Ilgaz Zorlu

**EVET, BEN SELANIKLIYIM
- TÜRKIYE SABETAYCILIGI -
MAKALELER**

¹ LS 31, pages 7 et 8.

Nous avons, dans l'édition précédente¹, sous la signature de Giacomo Saban, professeur d'Université à Rome, commenté ce livre édité à Istanbul et d'ailleurs plusieurs fois réédité depuis sa première édition, preuve de l'intérêt qu'il suscite.

² Note 1, page 8 du n° 31

Zorlu est un auteur contemporain dans la mouvance du courant sabbatéen. Nous avons signalé² que d'autres auteurs avaient publié en Turquie sur ce livre, dont notre lecteur Rifat Bali.

Celui-ci a réagi en nous priant de porter à connaissance le texte suivant :

“Je suis très étonné et surpris de l'article de M. Giacomo Saban concernant le livre de Ilgaz Zorlu, qui a paru dans le n° 31 de “La Lettre Sépharade”.

M. Saban fait allusion [...] à mon article en turc critiquant le livre de Zorlu, en faisant les commentaires suivants : “Le livre semble avoir perturbé quelque peu les esprits et inquiété bon nombre de membres du groupe qui prennent leurs distances avec l'auteur. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs écrits, en Turquie (Rifat N. Bali : *Evet Ben Selanikliyim üstüne birkaç söz, Virgül 26* de mars 1999), comme en Israël contestent ce livre en détail”.

J'ai deux remarques/critiques essentielles à faire à l'article de M. Saban :

1° Je pense que M. Saban devrait consulter scrupuleusement ses notes avant de se mettre à rédiger son article. Celui auquel il se réfère comme étant le mien est une grosse erreur [...]. C'est celui d'un article écrit par l'auteur lui-même du livre, Ilgaz Zorlu. Cet article était une réponse à mon article de janvier 1999 et rempli d'insinuations et allusions au sujet d'un “complot juif du Grand Rabbinat avec M. Bali comme exécuteur contre M. Zorlu”, pour la simple et bonne raison que j'avais critiqué son livre. De plus, M. Saban semble aussi ignorer mon article clôturant cette polémique qui a paru en avril 1999 dans la même revue.

2° En lisant les commentaires de M. Saban, le simple lecteur qui ne connaît pas le fin fond du sujet a l'impression très nette que, soit je suis un Dönmé, et c'est pourquoi j'ai contesté le livre, soit que j'ai critiqué le livre sur la commande expresse des Dönmés.

Ceci n'est tout simplement pas le cas. M. Saban semble ignorer, dédaigner et rejeter d'un simple coup de main hautain toute l'argumentation de mon article de janvier 1999. Il semble ignorer et/ou passer outre aussi les insinuations de l'auteur Zorlu contre moi, ainsi que mon second article final clôturant cette polémique.

Je pense que tout auteur qui a fait une présentation critique de n'importe quel livre doit être objectif et donner au lecteur un aspect global du sujet et, s'il y a des critiques qui contestent le livre, en donner les raisons spécifiques et non pas propager la désinformation comme cela semble être le cas avec l'article de M. Saban. Je me demande

combien de lecteurs de la LS connaissent le turc et essaieront de récupérer mon article que M. Saban s'est donné la peine de citer d'une façon erronée, pour avoir une idée de la base de ma critique et de la polémique qui s'en est suivie, car dans aucun endroit de son article M. Saban ne précise la logique et le fond de mon article de quatre pages, mais bien au contraire je suis présenté de telle façon que le lecteur a l'impression que le ou les auteurs des articles critiquant M. Zorlu sont exécuteurs d'un ordre qui leur a été donné par une organisation plus ou moins occulte !

R.B.

Nous avons communiqué ce rectificatif à Giacomo Saban qui réplique :

► Je voudrais tout d'abord m'excuser auprès des lecteurs de la LS car je me suis en effet trompé dans la citation exacte de l'article que M. Bali a écrit au sujet du livre de M. Zorlu : il a bien paru dans la revue *Virgül* mais dans le n° de janvier et non pas dans celui de mars.

Je n'ai jamais pensé que tous les articles cités par moi puissent être attribués aux Dönmés, ne fut-ce que parce que certains de ceux-ci étaient publiés à Tel-Aviv ! M. Bali pense que j'ai pu induire en erreur mes lecteurs; si ceci a été le cas, je le regrette.

Je ne me proposais pas d'étendre mon article à toute la polémique que le livre de M. Zorlu a suscitée; c'est pour cette raison que je ne me suis pas attardé sur l'article de M. Bali. Je puis toutefois le rassurer : j'ai beaucoup apprécié ses arguments et, loin de les dédaigner, j'en ai mentionné certains dans un long article sur le même sujet qui sera publié prochainement ailleurs.

Enfin, sans vouloir prolonger la polémique, je ne vois vraiment pas comment mon article aurait pu porter les lecteurs à penser que M. Bali agissait pour le compte de quelque organisation occulte ! Je n'ai mentionné nulle part les insinuations de M. Zorlu à ce sujet.

G.S.

Et, pour clore cet échange, ces dernières remarques, très récentes, de Rifat Bali :

► [...] je tiens à donner la bonne nouvelle à M. Saban que la 7ème version augmentée du livre de M. Zorlu vient de paraître. Il peut, comme tous les autres lecteurs maîtrisant le turc, constater les diffamations et insultes de l'auteur envers moi, nous présentant, moi-même et la revue où mes articles ont paru, comme les exécuteurs d'un ordre mystérieux dans le but de dénigrer le livre en question.

M. Saban peut aussi tenir compte du fait que l'auteur a porté plainte auprès du Conseil de la Presse Turque en juillet dernier contre moi-même et la revue, prétendant qu'on s'est moqué de sa croyance religieuse.

Compte tenu de tous ces développements dont M. Saban n'est peut-être pas au courant, il serait prudent et sage pour lui, avant de se prononcer sur ma personne et le livre en question, de mener une recherche plus approfondie et ensuite seulement de rédiger son article.³

R.B.

³ Les lettres reproduites dans cette page nous sont parvenues écrites en français et nous ne sommes pas intervenus dans leur rédaction.

Marcel M. Yoël, notre lecteur ami d'Athènes, où la maladie l'a rendu inactif durant trop longtemps, a pris connaissance avec beaucoup d'intérêt de ces deux livres et tient à nous en faire part. Rien de ce qui a trait à Salonique - où son propre père est né - ne lui est indifférent. À bien de nos lecteurs et à nous non plus, cela va de soi... D'ailleurs, c'est Marcel Yoël qui a monté le segment "Salonique" du musée permanent Lohamei Hagetaot en Galilée ! Bien que Marcel soit francophone, ses notes de lecture nous sont parvenues en anglais et nous en avons assuré la traduction.

Liliane Benrubi-Abastado

LE CARNET DE LINA, UN DOCUMENT SUR L'OCCUPATION¹

Préfaçant ce livre, l'écrivain et poète Dinos Christianopoulos écrit que "la narration de Lina est surprenante, plaisante surprise, document totalement différent de ceux qu'on lit sur les camps. C'est un morceau de littérature écrit avec des yeux et une simplicité d'enfant, par une femme qui cherche à partager son expérience avec ses lecteurs".

Le livre se présente comme l'agenda plus ou moins quotidien d'une fille de 14 à 17 ans qu'elle comptait alors. Elle est née à Salonique, enfant du fameux journaliste Shimon-Shimon (pseudonyme d'Isaac Benrubi) dans *El Tiempo*, hebdomadaire écrit en judéo-espagnol, et qui fut responsable par la suite de l'émission judéo-espagnole de *Kol Israël*.

Les Benrubi sont parmi les juifs grecs efficacement cachés durant l'occupation allemande par des familles chrétiennes amies, à Athènes. Après la guerre, toute la famille émigra en Israël.

C'est un livre de qualité qui, traduit en anglais ou français pourrait connaître la même destinée que le journal d'Anne Frank, devenu un *best seller* mondial. □

Marcel M. Yoël

Bernard Melo

SOUFFRANCE ET EXTERMINATION DES JUIFS GRECS²

Dans un petit livre de 64 pages, l'auteur relate son expérience personnelle de la Choah à Salonique, sa déportation à Auschwitz, sa récupération et sa vie après la guerre.

Né en 1924 à Salonique, le Dr Bernard Melo est le fils du Dr Albert Melo, chirurgien-dentiste bien connu et membre actif de nombreuses organisations juives et sionistes. Sa mère, aussi médecin, était la sœur du fameux journaliste Isaac Florentin, rédacteur en chef du *Tiempo*.

Bernard Melo était étudiant à Athènes lorsque les mesures anti-juives l'en éloignèrent et l'obligèrent à revenir chez ses parents à Salonique, ville dans laquelle il fut bientôt arrêté et envoyé au camp de Pavlos Melas puis bientôt au travail forcé à Katerini puis finalement déporté selon la procédure et le calendrier bien connus.

Il réussit à survivre et fut finalement recueilli en 1945 par une mission suédoise à Bergen-Belsen à la libération du camp, pesant 39 kilos et ayant contracté la tuberculose. Soigné à l'hôpital de la ville d'Uddevalla il y passa deux ans jusqu'à sa guérison complète. Trente-sept personnes seulement furent ainsi secourues et soignées en Suède à la libération des camps. Bernard Melo décida de s'installer dans le pays et raconte comment il y termina ses études de chirurgien-dentiste après avoir été guide de tourisme. Il est rentré en 1995, retraité, à Salonique "pour y finir ses jours".³

Ses mémoires sont plus ou moins similaires à d'autres, sauf pour la partie vécue après guerre en Suède, et surtout pour son ton critique relativement aux dirigeants de la Communauté, décrivant l'atmosphère qui régnait à Salonique (1938-1942) avant l'annihilation, et la carence de ses "élites" à informer les coreligionnaires du danger de la situation.⁴ □

Marcel M. Yoël

¹ En grec 1999
Kapani publications
Askitou 12
à 54621 Thessalonique.
336 pages

² En grec 1999
Paratiritis publications
Proxenou Koromila 38
à Thessalonique.
64 pages.

³ C'est lui qui l'exprime ainsi.
Mais nous lui souhaitons encore une belle et bonne tranche de vie en bonne santé !

NDLR

⁴ C'est hélas un douloureux problème dont la LS a maintes fois entretenu ses lecteurs...

NDLR

Macédoine

Nous avons reçu, non sans difficultés à cause de la guerre au Kosovo, un certain nombre de livres de la Communauté juive de Belgrade, dont plusieurs ont été écrits par notre amie Zamila Kolonomos qui vit à Skopje, en Macédoine.

Nous avons précédemment attiré l'attention sur Zamila (LS 29, page 8) à l'occasion d'une lettre qu'elle nous avait écrite en judéo-espagnol et dans laquelle elle mentionnait divers livres qu'elle avait elle-même publiés, et d'autres, éclairant la situation de Bitola (Monastir), Skopje et autres villes macédoniennes durant la Choah.

Nous nous sommes donc procuré ces livres, et en commentons certains ci-dessous.

Zamila Kolonomos et Vera Veskovich-Vangeli

THE JEWS IN MACEDONIA DURING THE SECOND WORLD WAR (1941-1945) COLLECTION OF DOCUMENTS⁵

Les auteures, dans une introduction, exposent l'ancienneté de la présence juive dans les Balkans - une trace de synagogue du IV^{ème} siècle retrouvée à Stobi, petite ville à 50 km au sud de Skopje - et poursuivent leurs investigations jusqu'à

⁵ En macédonien, écriture cyrillique, et partiellement en anglais. 1986. "Les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale" Volume 1 : 753 pages, volume 2 : 734 pages. Éditeur : Académie Macédonienne des Sciences et des Arts.

¹ Nous sommes bien entendu à la disposition de tous les lecteurs qui le demanderaient pour rechercher dans ces listes les noms de personnes proches.

² En serbo-croate, lettres latines, puis résumé en anglais. 1986. "La culture judéo-espagnole en territoire Yougoslave" Éditeur Sijetlost à Sarajevo. 1000 exemplaires 318 pages.

³ Où se trouve Krinka Vidaković actuellement ? Qu'étudie-t-elle ? Si cet appel la joint, qu'elle communique avec nous !

NDLR

⁴ En serbo-croate, caractères latins, en anglais, en hébreu, proverbes en judéo-espagnol, 1978, "Proverbes, dictons et histoires des Juifs sépharades de Macédoine". Fédération des communautés juives de Yougoslavie, 2000 exemplaires. 192 pages et 24 pages de photos hors-texte.

⁵ Nous reviendrons encore une fois sur cette douloureuse affaire de Bulgarie dans la prochaine édition, à l'occasion d'un livre qui vient de nous parvenir.

NDLR

⁶ Nous en citons un, dans son orthographe originale, en page 7.

l'occupation par Allemands, Bulgares et Italiens de leur - alors - province, le 6 avril 1941. Les spoliations et brimades commencent tout de suite. 3 500 à 4 000 Juifs vivaient à l'époque uniquement à Skopje.

Mais la résistance aux occupants s'organise aussi, Zamila et Vera nous citent les noms des premiers résistants. Zamila en était et nous lirons plus loin son témoignage inédit.

La déportation massive des Juifs des six villes (Skopje 5000 personnes ; Bitola, 3000 ; Gornadzumaja 3000 ; Piro 2000 ; Dupnitsa 3000 et Radomir 4000) a lieu en mars 1943 et ils sont d'abord majoritairement regroupés à la Manufacture Nationale des Tabacs à Skopje.

Pas un déporté n'a survécu pour raconter Treblinka, camp d'extermination immédiate, et non de travail et extermination comme Auschwitz-Birkenau.

Grâce aux archives allemandes, les auteures ont retrouvé et publient ici le nombre exact de déportés dans chaque train, souvent les noms des familles.

Des pages 235 à 323, en anglais, les seules dont nous avons pu prendre attentivement connaissance, sont énumérés les documents consultés, en ordre chronologique, depuis le 21 janvier 1941, jusqu'au 11 août 1960.

Des pages 1165 à 1426, en anglais, sont énumérés par ordre alphabétique et ville par ville tous les déportés, avec leur adresse, leur date de naissance, leur profession lorsque connue et leur nationalité.

Un index permet la recherche alphabétique de tous les noms cités.¹

Krinka Vidaković

KULTURA SPANSKIH JEVREJA NA JUGOSLOVENSKOM TLU²

Ben que le serbo-croate ne soit pas une langue facile à lire..., nous apprenons que l'auteure, née à Belgrade en 1949, a étudié à Chicago, au Caire, à La Havane et Belgrade et qu'elle a ainsi obtenu un doctorat en philosophie.

Elle expose que son travail résulte de recherches menées dans la presse judéo-balkanique des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, yougoslave en particulier, dont elle offre une étude très bien charpentée.

Elle évoque le processus d'acculturation, très précoce en Serbie par exemple, où dès la dernière décennie du XIX^{ème} siècle Haïm Davicho écrivait déjà en serbo-croate dans la presse juive.

La seconde partie traite du *Romancero* sépharade dans le contexte européen et des chansons folkloriques sépharades dans le contexte juif.

Elle étudie un par un nombre de textes classiques : *La doncella guerrera*, *La vuelta del marido*, *Morena me llaman*, etc..., dans leur contexte historique, s'attardant sur les équivalences dans d'autres pays, - travail d'ethno-musicologue.

Krinka termine avec une très importante bibliographie de presse, année par année pour chaque journal étudié, et de livres (25 pages).³

Zamila Kolonomos

PROVERBS, SAYINGS AND TALES OF THE SEPHARDI JEWS OF MACEDONIA⁴

Puisse cette collection de proverbes et d'historiettes servir de pont [...] et nous aider à maintenir vivante la mémoire des victimes de la terreur [...].

C'est le prologue de ce livre, et l'on sent bien que Zamila, traumatisée par la Choah, a accompli d'énormes efforts de mémoire et de recherche, dans ce livre comme dans celui analysé plus haut, pour transmettre sa culture.

Elle y a mis toute sa conviction, et recueilli du matériel chez quelques survivants qu'elle a interrogés. Elle commence par un survol de l'histoire de l'implantation juive en Macédoine depuis l'origine puis situe les valeurs de peuplement pour 1890. Par ex. : 4000 juifs à Monastir (puis 3750 en 1931, la guerre balkanique de 1912/1913 ayant vu nombre de juifs émigrer, 3240 en 1940, 3350 en 1941) 220 à Veles, 215 à Dorijan, 100 à Prilep, 50 à Orhid, 1200 à Skopje et 350 à Stip. 8000 juifs en tout en Macédoine au début de l'occupation.

Le démantèlement de la Macédoine entre Serbie, Grèce et Bulgarie est vécu comme un désastre. Et dès 1941 et l'occupation militaire, on lit ici le revers de la fameuse médaille "Durant la Choah, la Bulgarie a protégé ses juifs".⁵ L'auteure a observé bien de la cruauté dans la répression bulgare justement... Elle y revient dans la première colonne juste à droite du présent article.

Le livre se poursuit par une étude des parlers judéo-espagnols à Bitola (Monastir) et Skopje, objet d'une thèse d'habilitation soutenue sous la direction de I.S. Revah, à Paris.

Le bouquet final est la collection de mille proverbes⁶, 527 répandus à Bitola et 483 à Skopje classés par thèmes, et rédigés dans la graphie de chacune de ces villes, puis de 18 historiettes provenant de Bitola et Skopje.

Nous avons aussi reçu : Uri Oren (écrivain israélien)
A town called Monastir
 "Une ville appelée Monastir", 1971 à Tel-Aviv qui décrit la belle et grande figure de la ville, emporté dans la Choah : Léon Kamhi - Président de l'Association Sioniste de Bitola - et en retrace la biographie.

Ainsi qu'une Histoire des Juifs de Macédoine - l'étude la plus complète sur le sujet semble-t-il - signée d'Alexandar Matkovski, en anglais, 1982, Skopje, 223 pages, cartes explicatives. Dans ce livre figure une enquête sur l'internement des juifs dans la Manufacture des Tabacs de Skopje avant leur déportation, dont nous entretenons Zamila dans le texte qui suit. □

pour toute la rubrique "Macédoine", Jean Carasso

Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous.

Komo me asalvi del Holocausto ? En kombatindo se

Al avri de 41 La Makedoniya stuvo okupada de las armadas fashistas, almanes, bulgaras i italiyanas. Monastir presto stuvo okupado de los Almanes i de los Bulgaros. Las leyes anti-semitas se metyeron al puder del primer diya. Todas estas leyes stavan afirmadas del rey bulgaro Boris. Oy, malgrado muestras protestas al Keren Kayemet i al gobierno israeliano, li mityeron plaka kon grasas a la Tyera Santa, kon kualo i los muertos i los bivos stamos ofansados !

Mi padre fuej denonsado a la komendensya almana ke komo direktor de la banka Franko-Serbe es Djidy. Dos soldados almanes lo tomaron en kaza, lo ovligaron de avrir la kasha del banko, tomaron las paras i otros byenes. Mos alegrimos kuando lo vimos atornar. Mi madre se moryo un mes antes el empesijo de la gera. Mi hermana Bela stava despozada kon Mois Kasorla. Fujendo de Belgrad delante de los Almanes se instalo a Skopye i se kazaron. La polisiya no mos dyo permisyon i no asistimos a la boda. Aviya ley ke era defendido a los Djidyos de viyajar i de salir de la sivda. Mis ermanos Kalef i Menahem nos les permetyeron continuar las eskolas i empesaron a ambizar ofisyo, komo toda la manseves djudiya. Mi ermanika Rashel i yo tambyen kedimos en kaza ambezando a kozir kamizas i kuydar a mi nona Djamila ke estava tumada, le aviya kayido la gota.

La rezistensya kontra il fashizmo stuvo organizada kon la unika organizasyon, el partido komunista. Los Djidyos no tenian kualo skujer. Si arimaron al partido ke organizo la rezistensya. La majorita di la manseves stavan organizados al Ashomer Atsair; kuala kompletamente se asosyasyo a la rezistensya. Ansina dil 1941 stavamos ayudando kon kualo podiyamos. Mas de 600 personas djudiyas stavan organizadas sekretamente. La situasyon de diya en diya stava mas insuportable. Kon los shadayes a los vestidos no podiyamos salir del geto. Los Bulgares, todo los trabajos i ofisyos los difindieron. Las grutas djudiyas las seraron. Mos aprovesimos. La solidarida entre mozotros se developo lo mas mucho posible. Beviyamos kon una esperanza ke la gera no va turar mucho.

Al invyerno 1943 a la Makedoniya aviya unas kuantas formasyones militantes de la rezistensya. Por el terror terrible, estos gerilyos stavan por los kazales, londje de la sivdas. Las relasyones stavan muy flakas. Ansina la manseves organizada no se podiya adjuntar. A las

sivdas, la mas grande parte di la organizasyon sekreta stava denonsada. Muchos miembros, los Bulgaros los emprezonaron o los mataron.

Al 9 marzo 1943 un fonksioner de la rezistensya, Borsche Milyoviski me consejo de no echar en kaza estos diyas de ke no se save lo ke pensa la polisiya. Me dyo el adreso onde me vo skonder, pasar la noche.

Favli kon mi padre "Parese ke devemos de ir de en kaza, mos eskonder" le dishe. "No podemos, kreyo ke no se tyene de menester. No la puedo deshar a mi madre ke sta atada a la kama. Los Bulgaros dizen ke van a tomar solo los mansevos ke pueden lavorar. Kalef i Menahem no tyenen 18 anyos, Rachel es chika tyene tredje anyos, tu se kere ke te skondes". El ya saviya ke lavoro por la rezistensya i no me faziya ninguna difikulta.

Il adreso ke me daron era un kiosko onde se vendiya sigaros. Stava mucho serka de la polisiya. Il patron era invalido, kon una pyerna. Se yamava Bogoya Silyanovski, dekorado kon "Tsaduke Aolam" de Yad Vashem. Me arisivyo i presto sero il kiosko. La noche paso kalma, la manyana yo me atorni en kaza. Todos los Djidyos stavan en penseryo, no savyendo lo ke va ankuntiser. Si echavan a la kama vistidos, kon las luzis avyertas. Mi padre si akonsijo ke apareje a todos una mudadura, ki si tope...

Arisinti la kaza, fizi komer fijonis, la nona la lavi i li di a komer. A todos apareji un bugito kon mudadura, kaltsas i unos kuantos biskochos. Pinsando ke a la manyana di nuevo vo atornar no me saludi kon ninguno i no tomi nada para mi.

A pena se skurisyo, la tomi kon mi Estela Levi i mos fuemos al kiosko. El patron mos sero kon yave la puerta i se fuey. Una al lado de otra, timblando de yilor, skurina preta, no aviya ventana no se viya nada. No podiyamos dormir pinsando lo ke va trayer el diya. Dispues de medya noche sintimos bozes dezordonadas de la polisiya ke stava muy serka de mozotros. Las patadas de los kavayos i el ruydo de la arabas arumpyeron el silensyo de la noche. Los soldados i la polisiya bulgara rodearon la sivda. Las oras se alongaron no saviyamos lo ke se sta pasando. A la maniser sentimos komo se stan aserkando bozes. Los gritos, yoros, orasyones de la mujeres i kriyos stavan tanto fuertes ke mos stavamos moryendo de spanto i dolor. Empesimos a yorar, keriyamos salir i aunarmos kon los nuestros. Stavamos enseradas. Por el borakito de la puerta no se viya nada, solo komo sta kayendo la nyeve.

El diya entero no vino ninguno. La sivda komo muerta, kayades, ninguno no paso por la kaye. A la noche vino el patron kon tres Djudiyas : Rosa Ruso, Estreya Ovadya i Adela Faradji. Mos dishyeron ke a todos los tomaron, las kazas las siraron i las yaves las tomaron lus de la polisiya. Las yevaron a la stasyon ayi los

Le témoignage ci-contre, brut, sans prétention littéraire, ne peut que frapper fortement les lecteurs qui ont vécu l'occupation allemande en France par exemple, et peut-être encore plus ceux qui n'ont pas connu cette occupation.

NDLR

Les légendes 1 et 2 ci-dessous se réfèrent à la page suivante.

¹ La grande Manufacture des Tabacs de Skopye.

² Despues de la gera intindimos ke 7148 almas fueron deportados primero a Skopye, al "Monopolo". Mujeres, vyejos, kriyaturas, hazinos, todos a 400-500 persona in una sala insirados unos inriva de otros. Kuarto diyas sin komer i sin agua. La nesesda si faziya a las skaleras i a las abitasyones. Las ventanas stavan seradas kon klavos. Se stavan afogando de la gulor, sin remedyo. Komer lis davan a los grandes una vez al diya, a los kriyos dos vezes. Los doktores stuvieron liberados. Los hazinos no tenian ningun ayudo ni milizina. Unas kuantas personas arivaron a se fujir del kampo. La kruz korelada no se anonso. A Treblinka fueron deportados in tres grupos. Al 22 marzo, al 29 marzo i al sinko de avri. De Treblinka no atorno ninguno. Todos fueron matados a los fornos.

EL KANTONIKO DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

En estos diyas, se avla muntcho de Djoha. Kije saver ken es este famozo personaje. La repuesta no me do satisfaksyon. La sola kosa ke me akodro es ke quando era tchika i uno de mis ermanos me tratava de Djoha, yo me metiya a yorar pensando ke se stava burlando de mi. Kuando me ize mas grande, remarki ke quando una madre presentava un muevo nasido, le dizian "Ayde! ayde! Tapalo, ya sta la ermozura de Djoha!" Para ke no le den aynara? porke? Djoha no era ermozo? Kuando una mutchatcha ni ermoza ni feya se dava importancia, le dizian: "Ya stas como la grasya de Djoha!" Porke? Djoha no era grasyozo? A una persona ke prometiya muntcho i no teniya palavra, le dizian: "Si kere el Dyo, Djoha ya vino" Porke? Djoha no era onesto? Kuando dizian "Ansi biva Djoha i venga en kaza", era para dizir ke una persona no la vian muntcho.

Todo esto no me dyo ni una repuesta a mis kestyones. Ke seya savyo, filozofu o de la buena parte, mos kedo a mosotros las konsejas de Djoha. Konosemos muntchas ke mos kontaron nuestros paryentes. Ay para todo los gustos. Komo sos un djornal seryo topi una de eyas dando la prova ke Djoha no era bovo. Deshame te la kontar.

Un diya de vyernes Djoha se fue a la mechkita (dunke puede ser ke Djoha era muzulmano)

diznudavan boshkando i tomando las paras, los byenes i todo lo ke les plaziya. Los yevaron kon vagones de bemas a Skopye. Mas tarde vamos a saver como los posaron al "Monopolo" de Skopya

Sinko Djudiyas guardadas in un kiosko de 3 m². Una stera mos despartiya del lugar onde se vendian los sigaros. Sin komer, sin agua, sin ninguna kondisyon ijienikas, ni una mantika para kuvijar. Asentadas a las tavlas no mos podiyamos manear ni diya ni noche. Los agentes de la polisiya kada diya venian a merkar sigaros i kedavan favlar kon el patron. Se sentiya todo, stavamos muy serka. No podiyamos ni favlar ni tuser, ni respirar. Un mes bivimos en estas kondisyones insuportables. Vyendo ke los diyas stan pasando, muchas situasyones riskanteas mos ovligaron de insistir para mos yir lo mas presto posible a la montanya. El syete avril arivimos a realizar la demanda. Los partizanes mos aresevyeron kordialmente. Los Djidyos ke stavan inda del 1942 a la gerila kon mucho kuydo se aserkaron i demandando por los muestros. No saviyamos nada...²

Inda al primer diya a la montanya mos dyeron nombradas. A mi me yamavan "Taveta" (Flor). Komo la propaganda bulgara se anchava ke los partezanos son Serbos, Djidyos i komunistas, mozotros mos prezentavamos vlahas. Entre el puevlo aviya fama ke los Djidyos son flakos, flosos i no son buenos gereros. Por esto mos arekojimos los partizanes djidyos i dimos djuro ke vamos a dar toda las fuersas a la gera kontra los fashistas ke mos fezyeron tanto mal. Mos vamos a komportar por egsempro a todos. Deste modo fuey...

Empeso una vida diferente de todo lo ke teniyamos pasado. Se perdyo el espanto ke kada punto vamos a kayir a las manos de los fashistas ke mos van maltratar i a la fin matar. No se donde mos vino tanta fuersa i kuraje de tiner las primeras pozisyones a los kombates. Komo ke keriyamos vensar los keridos muestros, sin saver lo ke les akontisyo.

Kontra mozotros la armada bulgara se auno kon los Almanes i los "Balistas" albanezes fashistas. Los kazales ke mos ayudavan los kemavan, i muchos kazalinos los imprezonavan o los matavan.

El evyerno 1943-1944 fue terrible kon mucha nyeve i tormentas. El fevruaro fuey el mas pezagado. Kinze diyas stovimos arodeados kon armadas aunades enemigas. Grasyas al komandante de la brigada arivavamos a kombatar kon resultado, i topar el kamino para mos desplazar de una montanya a la otra. Komo a los kazales aviya muchos soldados no podiyamos tomar komer. Fambrentos i kansados sin reposo, los partizanos empesaron a se abatir iembuzizar. Todo el tyempo deviyamos de star kaminando, deke el fryo al punto la "muerte blanka" te yeva. Los alusinasyones no mos mankavan. Unos alongando las manos, kon riza a la fasha, pensando ke se sta kayentando a la lumbre. Otros kortando el sako imajinando ke es pan. Aviya i akeyos ke se stiravan a la nyeve a punto se dormiyan i no se despertavan mas. Me afiro i a mi la mezma hazinura. Delante de mi stava vyendo kazales, sentiyyendo bozes dezagradables i komyendo karne asada de koderiko muy savroza. Inda oy tengo la sabor a la boka. Un amigo ke

le di nombrada "Salvador" sinko vezes me salvo la vida de segura muerte. Me vido ke sto kedando atras. Por fuersa me tomo la mano i me stava travando ke kamini. Kon mozotros teniyamos unos kuantos Englezes por relasyones kon la aliysansa. Mos dyeron dos pedasikos de asuka i ansina vine en si... El 13 Fevruaro 1944 arivimos in un grande obstaklo. Delante de mozotros il riyu Tarna Reka (Ryo Preto) mucho avenida. Stava yivando pyedras, tronkos, arvulis. Aviya una puente de kuala los Bulgaros stavan tirando sin apozar. Mos ovligaron de pasar el riyu. Topimos un kazalino ke mos amoastro el logar onde el riyu es mas poko fondo. Todos kon penas pasaron detinyendose las manos unos kontro otros. Unos kuantos gerilyos el riyu los engluto i los stavan yevando muy presto. No arivaron a los asalvar. El miyo grupo stavamos bikliyyando ke no mos aharve el enemigo de la spalda. Pasaron el riyu los miyos gerilyos. Kedi la ultima sola. Deshidi de pasar. La agua me vino fina la boka i empeso a me travar al fondo. Me atorni... Aki va ser la fin miya! Pensi de aktiviar la bomba ke teniya i me matar. Mas bueno morir ke kayir a las manos de los enemigos! A este punto, de la otra parte del riyu se amoastro al miyo "Salvador" dando me sinyo ke aspere. Se divistyó, paso el riyu, me tomo a la spalda i me asalvo. Tuvi un grandi trimor, kalyo tyempo para me kalmar.

La nyeve no apuzava de kayir. Onde kami navamos deshavamo sinyal a la nyeve i los fashistas mos topavan presto. Il ayre yelado mos imbuzizava los vestidos i se faziyan como panderos. Tovimos ayuda de otras muestras brigadas. Mos alondjimos in logares mas siguros. Topimos un poko de reposo i mos konfortimos. De la brigada miya kidaron a las montanyas a la nyeve 80 gerilyos. Los perdimos para syempre. No era kolay kada noche koryendo de un logar al otro para inganyar al enemigo! El diya mos guardavamos al fondo del bosko. Mushas vezes stavamos fambrentos. Mushos daron la vida en esta gera. I muestros mansevos kayeron a los kombates. Los anumbravamos in kada okazyon i no los vamos olvidar ninguna vez. Vo amintar solo unos kuantos:

Estreya Ovadia nomada eroinya Jugoslava, Rafael Batino, Mordehay Nahmiyas, Aron Aruesti, Marsel Demayo, Samuel i Salamon Sadikario, Mois Bahar, Josif Shurna, David Navaro i otros. Todos los Djidyos ke tomaron parte a la rezistensya tuyeron grandes postos a las brigadas i a las divizyones. Yo alkansi fina komesaryo de la 42 divizyon yugoslava. Todos stavamos dekorados kon munchas medalyas.

A la fin de 1944, la Makedoniya ya stuvo libre. Todos alegres ke ya skapo la gera, abrasandose kon las famiyas. Solo los Djidyos amargados in penseryo. No topimos a ninguno, las kazas vaziyas, no teniyamos kon ken i por kualo mos alegrar. No podemos olvidar lo ke pasimos i lo ke pasaron los muestros keridos.

Oy, di muevo geras por todas las partes i al nuestro vizindado. Todo se sta repetendo in formas de mas a mas negras. Agora vamos a kombatar para tener pas. Dezeyamos para las jenerasyones ke vyenen ke bivan sin las dolores ke tuvimos mozotros i ke no pasen lo ke pasimos. □

Zamila Kolonomos

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant, et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique, peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui d'habitude ne sont pas indiquées.

La Rédaction

LO KE KONTÁVA LA BAVÁ...

UN EPIZÓDYO D'ISTÓRYA DE LA KRISTYANDÁ : EL PÁPA KE ÉRA DJUDYÓ

En la partída istórika del diksyonáryo "Larousse", a la létra "V", se melda bácho el nombre "Victor" tréis pápas. El ke mos interesa es el treséro, yamádo "Victor III" el byenorózo Desiderio de Montecassino, nasído en Benavento (1027-1087), pápa en 1086 i 1087.

Desparesído sin dechár trása en 1087, úna leyénda kristyána lo dícho suvído a los syélos. Otra, mas realísta, ke se fué a bivir en una ízla lechána, pára kastigáirse de los pekádos de la krisyandá. Una versyón - djudyá esta- kóna :

En Almánia, Rav Chimón, konosído por sus piyutím, aviya dedikádo úno a su íjo, El Hanán. El téma éra ke al djudyó ke se alechó de los súyos, el Dyó lo ayúda a aboltár. La kriyatúra, sintyéndo estas palávras kantádas por su pádre se las aviya ambezádo ásta repetárlas kómo un papagéyko.

Al kumplír kuátro ányos, El Hanan kayó gravaménte hazíno. Después de un lárgo kóma, rekuvriyó la salú, kedándo amnéziko. La infirmyéra kristyána lo keríya kómo su próprio íjo. Profitándo de un mométo de inatensyón de los paryéntes, se aviya fuyído kon el, eskondyéndose en un monástero. El Hanan fué batizádo Felix i mandádo a Róma ánde lo izyéron papáz. Grásyas a su intelijénsya i a su umanízmo, yegó a la álta kárga de kardinál. Un ányo después de la muérte de Gregoire VII, el kardinál Felix fué elijído pápa i tomó el nómbre de Victor III.

De su vánda, la famíya después de avér alborotádo la sivdá entéra sin topár dingún indísyo, kyedó inkonsoláble.

Un díya, Victor III otorgó úna odiyénsa a este mízmo Rav Chimon venído solisitár su intervensyón sérka del obispo del yer ke aviya promulgádo un dekrétó íniko kóntra la komunitá djudyá.

Al kúrso de la entrevístá, kresyó entre los dos ómbres un koryénte de estíma mutuál. El pápa prometyó al hahám la abrogasyón de akéya mezúra segregatórya. De mas manifestó el dezéo de resivírlu otrúna vez pára ke le prezénte las óvras de su kompozisyon.

La segúnda vijíta túvo lugar de manéra informál. Las palávras de una kópla paresyéron al pontífiko vinyéndo de su priméra tchikés. Vyéndo Rav Chimón detenerse de yorár, le demandó la razón. Al eskutchár la eksplikasyón, la memórya ke fin agóra faltó, se arebivyo. Victor III, gritándo del fónido de su karasón se etchó en los bráso del vizitánte, yamándolo:

"Papá, papá; oy me akódro ke al djudyó ke se alechó de los súyos, el Dyó lo ayúda a aboltár. De este mométo a en delántre, máy no mos vámos a despartír."

Pasáron unos kuántos díyas, Victor III fué buchkádo en tódas las pártes del payís sin ke aparéska.

Múntchos ányos después, en 1095, Rabi Chimón i su íjo fuéron matádos en el masákro del bódre del Rhin organizádo por los kruzádos de Urbain II.¹

Pápa = le pape. Ne pas confondre avec papá, le père.

meldár = Primitivement "prier, lire la prière, méditer". Par extension, lire. L'espagnol moderne, dans ce dernier sens, exprime leer.

dechár = laisser.

kastigáirse = se punir

piyutím = pluriel de piyut, chant liturgique.

el Hanán = prénom biblique, "le favori", dans Jérémie 35,4.

alechár = s'éloigner

kriyatúra = littéralement : créature, mais plus généralement : enfant.

ambezár; déjà rencontré = apprendre.

papagéyko = petit perroquet.

kumplír = accomplir, entrer dans une nouvelle année.

eskondyéndose = se cachant (de eskondir).

vándá = côté, endroit.

alborotár = déranger, ameuter, chercher partout.

obispo = évêque.

otorgár = accorder.

yer = lieu.

kresér = pousser, ici, naître.

tchikés = de chico, petit. Ici, sa jeunesse.

bódre = le bord.

kruzádos = les Croisés.

para la orasyon de la medyo diya. Antes de entrar para enkorvarse, izo komo su ley lo rekomandava. Se kito las konduryas a la puerta. A la salida, disho shalom a todo sus konosidos i se fue a tomar atras sus konduryas. Bushka de aki, bushka de aya, konduryas no ay. Por el Dyó santo ! No se va ir deskalso en kaza ! Demanda a uno, demanda a otro dingunos las vido. El, de natura kalma, empeso a gritar : "El ke me las tomo, guay de el i guay de su alma ! por modo si no me las traye vo ser obligado de azer lo ke izo mi padre !"

Todos los amigos i konosidos empesaron a buchkar kon el espanto de verlo azer lo ke izo su padre. Pasando las oras, el puevlo mas i mas tremblava de espanto. El ke las tomo, averguensado entero, se las trucho para salvar la situasyon i no tener de saver lo ke izo su padre, ke deviya ser terrivle. Kuando se aresentaron los meoyos i ke todo estava kalmo, Djoha kon alegriya grande se vistyo sus famozas konduryas. "Alora" le demandaron "kualo era lo ke izo tu padre ?" Alora Djoha, kon sus ayres de grandesa, los respondyo : "No ay ke una koza de azer en esta situasyon : es de merkar un par nuevo..."

Chochana Lucie Mazaltove

¹ Le mouvement américain Habad a relaté cet épisode dans "Conversations avec les jeunes", son mensuel paraissant en France. J'en ai traduit et résumé l'essentiel, l'attribuant à la bavá.

Kosas i otras de Sefarad

Nous offrirons dorénavant dans cette rubrique de brèves informations concernant notre mémoire, notre culture.

Dans leur choix nous privilégierons celles peu diffusées et qui pourraient passer inaperçues. C'est aussi le rôle de notre publication.

La Rédaction

■ Kavala et Drama

En complément de nos informations sur la Macédoine (voir pages antérieures), sachez qu'en Grèce du Nord, Macédoine et Thrace, où les Communautés ont disparu dans la Shoah, Shabetay Tchiminio porte à bout de bras, pratiquement seul, avec panache, et depuis nombre d'années, le souvenir de ses coreligionnaires disparus et s'occupe du mieux qu'il peut de l'entretien du cimetière de Kavala.

Dans la petite ville voisine de Drama, une seule famille, celle de son gendre Jacob Cohen, maintient la mémoire des 1 200 Juifs déportés en 1943 à Treblinka par les autorités bulgares occupant la région.

A force de lutte et de persévérance, Shabetay et Jacob, en présence des pouvoirs civils, avec une importante participation des Juifs de Grèce, de celle du Grand Rabbbin de Paris M. Messas, ont inauguré le 9 mai 1999 un mémorial (ci-dessous).

Communauté israélite

B.P. 1371
GR 652 01 Kavala
Tél. 30 51 39 18 30

1
Aki Yerushalayim
POB 8175
Jérusalem 91080
Israël
fax 972 561 80 66



■ Ribadavia et Monforte de Lemos

Comme chaque année, le Centre des Études Médiévales de Ribadavia, en Galice, a organisé fin août sa grande fête estivale *La boda judía*, reconstitution d'un mariage juif médiéval, avec défilé dans les rues en costumes d'époque, et un grand concours de population.

Avec cette année un plus.

Nos lecteurs amis de Marseille, Colette et Marcel Coronel, venus pour assister à la fête, ont accepté de jouer les parents de la mariée. Toute la presse locale en a rendu compte, photos à l'appui, expliquant que les Coronel étaient plus ou moins les seuls juifs de la fête !

Parallèlement Marcel - durant dix-sept ans le Président de Vidas Largas à Marseille et qui vient de passer la main - a investigué tout près de là, à Monforte de Lemos, localité galicienne d'une vingtaine de milliers d'habitants, sur la présence avérée et constante depuis la fin du XVème siècle de "Coronel" dans cette localité, plus épisodique à Ribadavia. C'est un chercheur historien : Felipe Aira Pardo, travaillant sur les traces juives aux archives municipales, qui a reconstitué cette continuité.

Le détail de ces investigations a fait l'objet d'un article paru dans *Aki Yerushalayim*, n° 60 de mai 1999.¹

■ Caminos de Sefarad

Restons à Ribadavia et dans les autres villes groupées au sein du réseau *Caminos de Sefarad*, qui cherchent toutes à mettre en valeur leurs souvenirs et à réhabiliter leurs quartiers juifs même s'il ne reste actuellement plus de juifs en ces lieux, - ces villes donc ont décidé de former des professionnels du tourisme et des étudiants, à cet aspect juif particulier de leur richesse architecturale et de leur mémoire collective.

Des cours de 15 heures intensives sur deux jours ont commencé cette année les 20 et 21 septembre à Gérone, et se sont achevés les 29 et 30 novembre à Cordoue.

On peut penser que cet enseignement se renouvellera d'année en année, et on leur souhaite la présence d'étudiants français, et le succès.

Renseignements dans toutes les villes du réseau, et en particulier :

Red de Juderías en España

Concello, Pr. Major 5

E 32400 Ribadavia

Tél : 34 988 47 71 15 - Fax : 34 988 47 71 01

■ **El kolokio internacional sobre la escritura i ortografia del ladino**

En Yerushalayim tuvo lugar, del 17 al 19 de Octubre un encontro ke su menester ya era konsentido desde largo tiempo : un kolokio internacional organizado por la Autoridad Nasional del Ladino sobre la escritura i la ortografia del ladino. El menester de este kolokio es devido a las lenguas ke tienen un solo sistema de escritura, o de grafia sigun el termino sientifiko, el ladino es eskrito de diferentes maneras. En primero lugar ay la escritura rashi, kon la kuala los Sefaradis eskrivieron sus libros en ladino durante mas de 4 siglos, desde los primeros anyos despues de la ekspulsion de 1492 i asta los anyos 30 de nuestro siglo, kuando en Turkia fue adoptada una ley ovligando a publikar libros, jornales i revistas solamente en letras romanas, kon el alfabeto fonetiko ke remplazo el arabo uzado asta entonses para el turko. [...]

Komo konsekuensa de este paso [...] los djudios del eks Imperio Otomano empesaron a eskrivir kon letras romanas, ma kada uno kon una ortografia. [...] Oy ay kuarto sistemas diferentes.

En Turkia se uza el alfabeto turko, kon letras como el "Ş" i el "Ç" ke nos existen en los otros sistemas.

En Fransiya se uza para reprezentar estos sonos, los grupos de letras "ch" i "tch".

En Israel, onde los ke adoptaron la escritura de Aki Yerushalayim, estos mizmos sonos son representados por las letras "sh" i "ch".

En Espanya enfin, el Prof. Hasan del CSIC dezvelo un sistema ke representa fidelmente la fonetika del ladino, ma en ajustando a siertas letras del alfabeto espanyol sinyos diakritikos.¹

El problema, kon el sistema uzado en Turkia i ainde mas kon la grafia dezvelopada por el Prof. Hasan, es ke los sinyos diakritikos ke uzan no se topan en los klavies de la mayoria de las makinis de eskrivir i de las komputadoras, i pueden ser uzados solamente por un chiko numero de personas.

En este encontro de 13 investigadores se desidio [...] de examinar este problema en las diversas partes del mundo, i ke la Autoridad Nasional del Ladino tendra mas konsultaciones kon los partisipantes del kolokio i otros ekspertos mas [...] para dezvelopar un metodo, un sistema uniko de escritura del ladino kon letras romanas akseptado por todos, o a lo menos por la mayoria [...]. □

Moshe Shaul

■ **Un éditorial dur d'Albert de Vidas sur la "carence" des nôtres**

Dans la dernière édition d'*Erensia Sefardi* (N° 27, été 1999), son responsable Albert de Vidas exprime son angoisse et jette un cri d'alarme passionné sur le peu de considération que les pouvoirs publics en Israël ont accordé et accordent encore maintenant à notre culture proprement sépharade.

La responsabilité, selon lui, en incombe à nos élites qui auraient "capitulé" en quelque sorte, faute de débats après la fin de l'occupation britannique et l'instauration de l'État d'Israël, entre elles-mêmes et avec les collègues d'Afrique et d'Asie, avec les Achkénazes, faute de volonté d'entrer dans l'arène politique. Et c'est à cause de cela que notre langue, malgré l'effort de quelques pionniers, est quasi oubliée !

Et nous en payons maintenant un prix élevé. Lointaine est l'époque, écrit-il, où le judéo-espagnol était là-bas la langue des élites dirigeantes, lointaine est l'époque du Grand Rabbin sépharade d'Israël jusque dans les années 50 et jamais plus depuis !

Cette carence des élites qui ont refusé de s'investir dans la politique quotidienne aboutit au fait que la plus importante communauté sépharade dans le monde à l'origine dans le pays, ne reçoit plus des pouvoirs publics que des miettes... comme celles accordées à l'Autorité Nationale pour le Ladino.

La conclusion est à citer tout entière³ :

"L'apathie a empêché la Nation Sépharade en Israël de se rassembler en un parti politique présentant une liste unique aux élections parlementaires.

L'apathie politique a empêché l'acquisition d'une représentation en tant que Nation hispanoportugaise, l'organisation d'une plate-forme pour l'établissement d'écoles judéo-espagnoles destinées aux générations suivantes, l'exigence d'un Grand Rabbin. C'est ce laxisme qui a aussi permis l'appropriation par d'autres du qualificatif "sépharade" lui-même, par des groupes et organisations politiques qui ne le sont pas.

Si une telle apathie ne peut-être surmontée parmi la plus importante communauté sépharade dans le monde, quelles chances de survie en tant que groupes restent aux Sépharades de la Diaspora ?" □

Albert de Vidas

¹ Il est bien d'autres différences auxquelles Moshe Shaul, pour simplifier, ne fait pas allusion ici.

2
Erensia Sefardi

46 Benson Place
Fairfield
CT 06430
USA
fax 1203 256 88 19

³ Traduction de la Rédaction.

Musique

Dodim⁴ - Hebrew jewish jazz duo - ainsi est intitulé un disque compact que nous recevons au moment d'imprimer. Il s'agit d'une exécution instrumentale "jazzy" par les époux Reuben, elle à la harpe et lui au piano, de classiques que chacun fredonne :

Si je t'oublie, Jérusalem, Bar Yohai, Kuando el rey Nimrod, Et Dodim, qui constitue le titre.

Il est évident que les plus traditionalistes d'entre nous ne retrouveront pas l'exécution classique par voix féminine qu'ils attendent... Mais l'interprétation est entraînant, nouvelle, bien maîtrisée par des professionnels de qualité (Shimon est aussi docteur en philosophie, il ne manque pas de cordes à son arc... et Nehama a tenu la harpe solo de la synagogue de la Victoire à Paris, de 1978 à 1992).

Bravo, nous vous souhaitons le succès !

JC

⁴ Dodim SNR Production 1999, contact direct avec les interprètes
Tél/Fax 01 34 38 05 94.

COMMUNIQUÉS

Association des Amis de la Lettre Sépharade - *Aqui estamos*

■ Assemblée générale du dimanche 30 Janvier 1999

des adhérents de l'Association à jour de leur cotisation 1999,

au 10 rue Saint Claude 75003 Paris, de 15 heures précises à 18 heures
dans les locaux du Cercle Bernard Lazare.

Au cours de cette **Assemblée Générale** nous aurons à procéder au renouvellement partiel du Comité directeur (remplacement des sortants statutaires et des démissionnaires).

Nous vous invitons chaleureusement à faire acte de candidature avant le 15 décembre.

Travailler tous ensemble pour que rayonne notre culture judéo-espagnole est une belle aventure, **rejoignez-nous !**

L'Assemblée Générale sera suivie d'une partie récréative de trente minutes et d'un buffet typique.

■ En association avec Radio J, concert exceptionnel de Fortuna,

chanteuse brésilienne de réputation internationale qui interprète des chants traditionnels sépharades en judéo-espagnol et en hébreu.

Elle est accompagnée de trois musiciens, et ses diverses tenues de scène feront de

cette représentation un magnifique spectacle audio-visuel. Elle chantera pour nous un seul soir, et pour la première fois à Paris.

le Lundi 29 Novembre 1999 à **BOBINO**
20 rue de la Gaîté - 75014 Paris

Nous disposerons d'un contingent des meilleures places pour les adhérents.

Réservez à l'AALS (Tél 01 43 71 89 69), ou à Bobino (Tél. 01 43 27 75 75), aussi bien qu'à la FNAC, Virgin et autres agences.

■ Rappel de conférences : "La vie après l'expulsion"

Salle Jean Dame - 17 rue Léopold Bellan - 75003, à 14 heures

■ Dimanche 27 février 2000 Esther Benbassa

(*professeur à la Sorbonne, Directeur de recherches au CNRS*) : "Les Juifs de l'Empire ottoman"

■ Dimanche 12 mars 2000 Evelyne Oliel-Grausz

(*Agrégée d'Histoire, enseignante à l'Ecole des Hautes Études du Judaïsme, co-directrice de la Revue des Études Juives*) : "Les conversos et les migrations vers l'Europe occidentale après l'expulsion de la Péninsule ibérique"

Ensemble pour la vie de la culture judéo-espagnole, *Aqui estamos*.

AALS - 183 Bld Voltaire - 75011 Paris. Tél. 01 43 71 89 69

D'autres amies nous enchantent en chantant

Sandra Bessis,

à l'Espace Rachi, 39 rue Broca 75005 Paris
le mercredi 15 décembre à 20 h 45 accompagnée
d'**Isabelle Quellier** (viole de gambe, vièle,
rebec, flûtes) et **Alain Bouchaux** (percussions).

Chants judéo-espagnols

Annie Darmon,

en l'Église Saint-Germain des Prés le mardi 21
décembre à 20 h 30, (réservation 01 45 02 10 48)
accompagnée de **Myriam Serfass** (harpe)
et **Martin Schaefer** (violon et alto) :

Chants sacrés hébraïques et chrétiens

Le présent numéro, tiré à 3700 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

Le fichier de la "Lettre Sépharade" est inscrit sous le n° 608403 à la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL).

La Lettre
Sépharade

*L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître
cette Lettre Sépharade trimestrielle*

*Communiquez seulement son nom et son adresse
à l'éditeur responsable :*

Jean Carasso - F - 84220 - Gordes

Merci.

Voulez-vous
aider *La Lettre* **Sépharade?**

Nos lecteurs attentifs le savent, chaque année et une seule fois avec le numéro de décembre, nous lançons un appel à contribution.

“**La Lettre Sépharade**” n’est subventionnée par aucune institution ni aucun mécène. Elle poursuit sa parution exclusivement grâce à l’aide spontanée de ses lecteurs.

Le montant de cette contribution est libre.

Nous espérons que vous le comprenez et que vous souhaitez la poursuite de cette aventure éditoriale qui entre dans sa neuvième année.

Merci d’établir votre chèque et de l’expédier, avec le présent bulletin rempli, à :

Jean Carasso / La Lettre Sépharade

F - 84220 Gordes (Fax 04 90 72 38 39)

✂️-----
Nom - Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone _____ Fax _____

Voulez-vous
aider *La Lettre* **Sépharade?**

Nos lecteurs attentifs le savent, chaque année et une seule fois avec le numéro de décembre, nous lançons un appel à contribution.

“**La Lettre Sépharade**” n’est subventionnée par aucune institution ni aucun mécène. Elle poursuit sa parution exclusivement grâce à l’aide spontanée de ses lecteurs.

Le montant de cette contribution est libre.

Nous espérons que vous le comprenez et que vous souhaitez la poursuite de cette aventure éditoriale qui entre dans sa neuvième année.

Merci d’établir votre chèque et de l’expédier, avec le présent bulletin rempli, à :

Jean Carasso / La Lettre Sépharade

F - 84220 Gordes (Fax 04 90 72 38 39)

✂️-----
Nom - Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone _____ Fax _____